

**ANNALES**  
DE LA  
**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES  
**PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL**

---

**NOUVELLE SERIE**

---

**SOIXANTE-QUATORZIÈME NUMÉRO**

---

**JUIN 1901**



**MONTREAL**  
**ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul**

---

1901

ANNALES

PROFAGATION DE LA FOI

PERMISSION DE L'ARCHÉVÊQUE DE MONTRÉAL

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 mai 1901.

MUN 1901

Les jou  
de M. Pi  
nier et  
Favier,  
siège en  
C'est la  
publions  
Avant  
Mgr Fav  
intérêt.



plusieurs  
encore sa  
à la dernie

CHINE

---

## DEUX MOIS DE SIEGE

JOURNAL DE MGR FAVIER

---

Les journaux ont reproduit le rapport et le journal si émouvant de M. Pichon. Or pendant que le ministre de France était prisonnier et se défendait dans le Palais de la légation française, Mgr Favier, environné de nombreux chrétiens, soutenait lui aussi un siège en règle au Peitang dans les établissements de la mission. C'est la première partie du journal du vénérable prélat que nous publions aujourd'hui.

Avant de présenter au jour le jour le récit des événements, Mgr Favier les résume dans un tableau général du plus haut intérêt.

---

Tien-tsin, septembre 1900.

**D**S chrétiens ont été admirables ; tous priaient avec la plus grande ferveur et se dévouaient sans craindre pour leur vie. Les courriers que nous envoyions aux Légations étaient en péril de mort ; plusieurs ne sont pas revenus. Le 10 août, l'un d'eux s'est encore sacrifié pour aller avertir le Ministre que nous étions à la dernière extrémité. Pauvre jeune homme ! il a été écor-

ché vif, et les Boxeurs ont exposé sa peau et sa tête à quelques mètres de notre mur d'enceinte.

Il fallait voir les chrétiennes se priver de leur maigre portion pour nourrir leurs bébés ; depuis longtemps elles n'avaient plus de lait ; avec de petits morceaux de fer blanc qui servaient de cuillère, elles introduisaient le brouet clair dans la bouche de leurs pauvres enfants. Une trentaine de nouveau-nés ont, en effet, encore augmenté la population de la Chine pendant ces deux mois.

Un matin, avant la sainte Messe, une de ces vaillantes chrétiennes, accouchée de la nuit, se jette à mes pieds et me dit :

“ Evêque, Evêque, faites-moi donner un bol de petit millet pour que j'aie un peu de lait. ”

Je dus le lui refuser en pleurant ; il n'y en avait point !

On faisait la cuisine avec des feuilles d'arbres et des racines de dahlias, de cannas, des tiges, des oignons de lis ; tout cela, réduit en bouillie, augmentait la faible pitance que nous donnions à chacun.

On couchait pêle-mêle tâchant de s'abriter contre les boulets et surtout contre les mines. Deux ou trois cents enfants criaient la faim, et la chaleur intense m'empêchant de dormir, je croyais ouïr les bélements d'une troupe d'agnelets destinés au sacrifice. Ces cris, du reste, diminuaient chaque jour, car nous avons enterré cent soixante-dix de ces innocents.

La misère, la faim, la maladie, les balles ont plus que décimé la population chrétienne ; le nombre des cadavres enterrés dans notre jardin dépasse quatre cents. Tous sont morts en bons chrétiens, en disant : “ Nous mourons pour notre religion, tués en haine de la foi ; le bon Dieu nous donnera le Paradis. ”

Nos Sœurs de charité ont été admirables ; plus éprouvées encore que nous peut-être, elles se privaient de tout pour leurs enfants. A part une ou deux dont la faiblesse nerveuse

excusa  
vraime  
a donne  
Jaurias  
reuse, c  
Que  
partout  
tout le  
dangere  
Le dire  
nuit et  
tranché  
confrère  
çaient c  
du Lebe  
les balle  
Notre  
un calm  
santé de  
peu com  
pour me  
les trava  
tenaient  
mourant  
chose. Pl  
le bon Di  
protecteu  
aux autr  
saires da  
Je ne  
mes à l  
coupées  
faire une  
vées. Je r  
vie par un

excusait les appréhensions, toutes ont montré un courage vraiment viril. La secousse effrayante de la dernière mine a donné le coup de grâce à la vénérable supérieure, sœur Jaurias, déjà malade et âgée de 78 ans ; elle est morte heureuse, car Dieu ne l'a prise qu'après la délivrance.

Que dirai-je des missionnaires ? Mon coadjuteur était partout, veillait à tout, encourageant, consolant, soutenant tout le monde et traversant sans cesse les endroits les plus dangereux, sans se préoccuper des boulets ou des balles. Le directeur du Séminaire, avec ses jeunes gens, veillait nuit et jour sur les toits de l'église, sur les barricades, aux tranchées. Les grands Séminaristes, avec un de nos jeunes confrères européens non encore dans les Ordres, remplaçaient de suite nos soldats morts ou blessés et se servaient du Lebel en vrais matelots ; plusieurs ont été atteints par les balles, mais, grâce à Dieu, aucun n'est mort !

Notre Procureur continuait à remplir son ministère avec un calme étonnant, pourvoyant à tout et quoique d'une santé délicate, supportant les privations avec une énergie peu commune. Nos missionnaires indigènes se multipliaient pour mettre un peu d'ordre dans la maison ; ils dirigeaient les travailleurs, veillaient aux distributions de vivres, maintenaient la paix et donnaient les dernières consolations aux mourants. Il n'y a guère que moi qui ne faisais pas grand-chose. Presque toujours retiré dans ma chambre, je priais le bon Dieu, la Sainte Vierge, les bons Anges, tous nos saints protecteurs ; j'essayais de conserver pour moi et de donner aux autres la résignation, la patience et le calme si nécessaires dans de pareils moments.

Je ne crois pas exagérer en portant le nombre des victimes à 15,000 au moins : 15,000 victimes, mortes brûlées, coupées en morceaux, jetées dans les fleuves, sans vouloir faire une simple prostration idolâtrique qui les aurait sauvées. Je ne pense pas que deux pour cent aient racheté leur vie par un acte superstitieux où le cœur n'était certainement

pour rien. Pas un de nos missionnaires n'a quitté son poste, malgré les sollicitations des mandarins qui voulaient les reconduire sous escorte et les mettre en sûreté : pas un n'a abandonné ses chrétiens. Encore aujourd'hui, malgré l'arrivée des troupes, plus de vingt-cinq sont assiégés dans leurs résidences. Que le bon Dieu les protège !

A Pékin, trois églises, sept grandes chapelles, les collèges, les hôpitaux, les établissements des Sœurs de Saint-Joseph (indigènes), tout est absolument rasé ; les cimetières qui renfermaient les sépultures des missionnaires, depuis Mathieu Ricci jusqu'à Mgr Sarthou (trois siècles), ont été violés, les tombes renversées, les ossements, voire même les cercueils, réduits en cendres et jetés au vent ; le Pei-tang, criblé d'obus, reste seul debout. M. d'Addosio, M. Garrigues, M. Doré, M. Chavanne ont été tués à Pékin, et dans la mission plusieurs prêtres chinois ont eu le même sort.

Le Vicariat contenait cinq cent soixante-dix-sept chrétiens ; la plupart avaient leur chapelle ; c'est à peine s'il en reste un quart ; les maisons des chrétiens ont été pillées, brûlées. Je n'en connais qu'une à Pékin qui soit encore debout.

Bref, la ruine est à peu près totale, le travail de quarante années est anéanti ; mais le courage des missionnaires ne l'est pas et nous allons recommencer assurés de la réussite, car " le sang des martyrs est une semence de chrétiens. " A moins cependant que Dieu ne veuille châtier cette malheureuse Chine qui, depuis des siècles, abuse de ses grâces. Espérons qu'il pardonnera encore tant de gens, même parmi les mandarins, sont innocents des atrocités commises ! Nous aimons et aimerons toujours nos pauvres Chinois. Priez pour eux et pour nous. "*Gratias agamus Domino Deo nostro !*"

Les  
étaient  
aujourd  
avons e  
Dieu no

Merc  
preuve  
chinois  
même in  
Tsoung-  
les min  
viendror  
libre. —  
ballons r  
sont des  
fait un a

Jeudi,  
j'avais fai  
Pourront  
dit la ro  
M. Dum  
de chrét  
lettre du

### Au jour le jour

Les dernières nouvelles que j'ai pu envoyer de Pékin étaient datées du 30 mai. Permettez-moi de vous écrire aujourd'hui une brève relation du terrible siège que nous avons eu à soutenir au Pei-tang jusqu'au jour où le bon Dieu nous a délivrés.

\* \* \*

*Mercredi, 30 mai.* — Nous acquérons aujourd'hui la preuve que les Boxeurs sont aidés par le gouvernement chinois et les troupes régulières. Ces dernières ont elles-mêmes mis le feu aux établissements du chemin de fer. Le *Tsoug-Ly-Ya-Men* cherche à différer l'envoi des troupes, les ministres européens tiennent bon, répondant qu'elles viendront à pied si on ne veut pas laisser le chemin de fer libre. — De 9 heures à 11 heures du soir, quelques petits ballons rouges lancés par les Boxeurs traversent la ville : ce sont des signaux de rassemblement, les soldats chinois ont fait un approvisionnement de cartouches.

*Jeudi, 31 mai.* — Mon vicaire général, M. Guilloux, que j'avais fait venir à Pékin, repart avec M. Capy pour Tien-Tsin. Pourront-ils atteindre la gare ? Nous n'en savons rien : on dit la route interceptée par les soldats. Un télégramme de M. Dumont nous arrive à 10 heures : encore sept villages de chrétiens brûlés ! A midi et demie, je reçois une lettre du Ministre : il a fallu qu'il déployât avec son collègue

de Russie une énergie peu commune pour obtenir que les marins français et russes, débarqués hier soir à Takou, montassent à Pékin par le chemin de fer. A 3½ h., un mandarin de nos amis vient nous voir ; il nous dit que l'impératrice ne peut résister au courant anti-européen : les bons mandarins sont cassés ou donnent leur démission. 75 Français, 75 Russes, 75 Anglais, 40 Italiens, 22 Japonais et 60 Américains sont partis à 3½ heures de Tien-Tsin pour Pékin ; on les attend ce soir.

*Vendredi, 1er juin.* Des réfugiés nous arrivent de toutes parts ; nos missions de Pa-Tchoo sont presque totalement détruites. Le brave M. Lou Grégoire est resté le dernier dans sa Résidence et a pu échapper aux Boxeurs par la fuite.

Des Soeurs de Saint-Joseph, des enfants de la Sainte-Enfance ont été massacrés. Le ministre de France vient nous voir à 9½ h. et nous annonce l'arrivée de 30 marins qui entrent, en effet, à Pei-tang à 10 heures, accompagnés de presque tous les Français de Pékin. Le Tsoung-Ly-Ya-Men avait spécifié " que les troupes étaient destinées à la seule garde des Légations " ! Mais M. Pichon nous a amené lui-même près de la moitié de son détachement. Qu'il en soit à jamais remercié. A minuit M. Guilloux nous télégraphie que des réfugiés arrivent en grand nombre de Pa-Tchoo à Tien-Tsin et que le fleuve charrie de nombreux cadavres de chrétiens massacrés.

*Samedi, 2 juin.* — Nous plaçons des postes partout : l'enseigne de vaisseau, M. Paul Henry, qui commande les marins, est un jeune homme de 23 ans aussi pieux que brave, un vrai Breton. — Les nouvelles de Tien-Tsin sont mauvaises : les concessions elles-mêmes sont exposées. Les ingénieurs ont quitté la ville de Pao-ting-fou et les mandarins voudraient également faire partir nos confrères européens ;

ils refu  
leurs ch

*Dima*  
m'ayant  
lettre et  
cette mi  
avait dé  
c'est ce  
palais. (

et cadea  
et accep  
reconnai  
ratrice d  
dais pro  
Le Prin  
lendema

*Lund*  
mandant  
il a en ef  
cas d'att  
l'église e  
outre 70  
ron 1,00  
A 1 heur  
la Léga  
quinze se  
mort cer  
vont dev  
Charité,  
chrétiens  
Le soir à  
faire la g

ils refusent en disant qu'ils doivent rester au milieu de leurs chrétiens jusqu'à la fin : que le bon Dieu les protège !

*Dimanche, Pentecôte, 3 juin.* — Le Souverain-Pontife m'ayant délégué pour offrir de sa part à l'Impératrice une lettre et un présent, je tenais essentiellement à remplir cette mission de confiance. Sa Majesté n'étant pas en ville avait désigné le Prince Ts'ing pour me recevoir en son nom ; c'est ce qu'il a fait aujourd'hui, à 2 heures, dans son propre palais. Ce prince était entouré de haut mandarins ; lettre et cadeau furent remis avec tout le cérémonial impérial et acceptés avec de grands témoignages de respect et de reconnaissance. J'avais rédigé de plus un *placet* pour l'Impératrice dans lequel j'exposais la position actuelle ; je demandais protection pour nos chrétiens et punition des Boxeurs. Le Prince voulut bien s'en charger et je sus que dès le lendemain, ce *placet* avait été remis à Sa Majesté.

*Lundi, 4 juin.* — Le Pei-tang, examiné par notre commandant, paraît impossible à défendre avec trente hommes : il a en effet près de 1,400 mètres de muraille. On décide qu'en cas d'attaque trop violente, tout le monde se réunira dans l'église et on prépare le plan de défense. Nous sommes ici outre 70 Européens, y compris les soeurs et les frères, environ 1,000 chrétiens, et près de 2,200 femmes ou enfants. A 1 heure nous recevons la visite de quelques Messieurs de la Légation, qui nous disent qu'on est obligé de retirer les quinze soldats déjà envoyés de Nan-t'ang comme voués à une mort certaine par l'impossibilité d'une défense efficace. Que vont devenir en cas d'attaque nos confrères, les Filles de la Charité, les Sœurs de Saint-Joseph, les Maristes et tant de chrétiens qui habitent cette paroisse ? A la garde de Dieu ! Le soir à 6 heures on arme une vingtaine de chrétiens pour faire la garde ; le danger augmente.

\* \* \*

*Mardi, 5 juin.* — Je télégraphie dès le matin au supérieur général : " à Pékin et à Tien-Tsin le péril est extrême pour tous ". Une dépêche de M. Guilloux nous annonce de nombreux incendies et non moins nombreux massacres de chrétiens ; ici tout le monde travaille aux barricades, on prépare des lances et on augmente les approvisionnements . Le Ministre d'Italie envoie à 6 heures du soir dix de ses marins pour défendre l'établissement des Sœurs, qui appatient à la Sainte-Enfance et où se trouvent plusieurs sœurs italiennes. A 7½ heures le gouverneur de la ville vient me trouver et me dit :

" Vous n'avez rien à craindre, les Boxeurs n'oseront pas attaquer le Pei-tang ".

Ce grand mandarin est peut-être sincère ; mais, pour ma part, je crois son assertion absolument fausse.

*Mecredi, 6 juin.* — Nous multiplions les moyens de défense. — Nous apprenons que l'Impératrice a envoyé deux membres du Grand Conseil pour arrêter les Boxeurs par la persuasion ! C'est bien inutile.

*Jeudi, 7 juin.* — Nous construisons une petite tourelle pour protéger le mur de l'est de notre résidence. Je vais aux Légations, où on espère encore, car un nouveau décret impérial, meilleur que les précédents, vient de paraître. Pour moi je ne garde aucun espoir et ne cesse de répéter qu'une attaque est imminente. — A 8 heures, les Maristes de Cha-La rentrent au Pei-tang.

*Vendredi, 8 juin.* — Des villages brûlent de tous côtés, les incendies se multiplient pendant la nuit : on entend partout des coups de fusils, et nous sommes obligés de veiller jusqu'au matin.

*Samedi*  
le " k'ou  
l'emper  
Pei-tang  
n'a pas  
et lance  
m'écrit  
les églis

*Dimanche*  
j'ai peu  
Légation  
révolte  
velles t  
command  
arriver  
la ville ;  
lerie. A  
Pékin, a  
de mau  
puissent

*Lundi*  
flamber  
l'ouest.  
étendard  
tout le n  
Légation  
l'amiral  
raux ont  
que le tél  
espoir. I  
mandari  
Tsoun-ly  
Légation

*Samedi, 9 juin.* — Quelques Boxeurs font apparition dans le "k'ou". (Ce "k'ou" est la partie nord du grand parc dont l'empereur nous a donné la partie sud pour construire notre Pei-tang.) Je vais encore aux Légations où tout optimisme n'a pas disparu. L'Impératrice rentre en ville avec la cour et lance un nouveau décret très énergique ; le gouverneur m'écrit lui-même qu'il a reçu un ordre spécial de protéger les églises de Pékin ; je n'y compte guère, ils seront débordés.

*Dimanche, 10 juin.* — Je télégraphie encore à Paris, car j'ai peur de ne pouvoir bientôt plus le faire ; je vais aux Légations, où règne une grande inquiétude à cause de la révolte des soldats du général *Toun-Fou-Siang*. De nouvelles troupes sont parties ce matin de Tien-Tsin sous le commandement de l'amiral *Seymour* ; on espère les voir arriver ici demain... Mais les Boxeurs sont tous sortis de la ville ; les soldats réguliers sont sur les murs avec de l'artillerie. A 8 heures, le télégraphe est coupé entre Tien-Tsin et Pékin, ainsi qu'entre Pékin et Pao-ting-fou ! Ces faits sont de mauvais augure ; je serais bien surpris que les secours puissent arriver.

*Lundi, 11 juin.* — Du haut de notre église, nous voyons flamber les résidences d'été des Européens aux collines de l'ouest. A 9 $\frac{1}{2}$  h., de nombreux Boxeurs passent avec leurs étendards le long du mur de la Ville Jaune ; alerte sérieuse ; tout le monde est à son poste. Je pars quand même pour les Légations ; on y est rassuré, on attend les détachements de l'amiral *Seymour* et de nombreuses troupes, car les amiraux ont reçu l'ordre d'envoyer tout ce qu'ils avaient dès que le télégraphe serait coupé et il l'est. Je partage peu cette espoir. Le prince *Toan*, grand chef des Boxeurs, et de hauts mandarins, leurs amis, viennent d'être nommés membres du Tsoun-ly-ya-men. A 5 heures du soir, le chancelier de la Légation japonaise, allant au-devant des troupes attendues,

est massacré près de la porte du Sud par les soldats de Tsoun-fou-sian. Ils font cause commune avec les Boxeurs et veulent empêcher tout Européen de sortir de Pékin ou d'y entrer.

\* \*

*Mardi, 12 juin.* — Les Boxeurs incendient des meules de paille attenantes à la maison des Sœurs de Cha-La. Une nouvelle alerte sérieuse fait prendre les armes à 7 heures du soir, mais elle n'a pas de suite. Une demi-heure plus tard, M. Pichon nous écrivait que les nouveaux membres du Yamen étaient venus le voir, qu'ils avaient été fort aimables et que l'amiral Seymour entrerait en ville sans difficulté. Plaise à Dieu que les paroles des mandarins soient sincères; mais... nous ne pouvons y croire.

*Mercredi, 13 juin.* — Le général *Tou-fou-sian* est en pleine révolte, les chrétiens de Pékin déménagent; trois d'entre eux ont été massacrés dans la ville chinoise par les Boxeurs. Nous apprenons par les Légations que l'amiral Seymour a couché hier avec ses troupes à *Lang-fou*; ce village est encore à 60 kilomètres d'ici; le chemin de fer est brûlé, on ose à peine espérer que les troupes puissent désormais arriver. A midi nous apprenons que le cimetière français est complètement brûlé, et détruit; le gardien sa femme et ses enfants ont été massacrés. Mauvaise nuit. incendies et cris de mort un peu partout, les femmes se réfugient dans l'église. A 9½ h. nous voyons flamber notre belle église de Saint-Joseph au *Toung-t'ang*. Vers 10 heures, bruits sinistres: on entend les Boxeurs qui donnent le mot d'ordre à l'ouest de notre établissement. A 11 heures deux chrétiens du *Toung-t'ang* nous confirment l'incendie de ce monument. On veille jusqu'au matin car les trompes des Boxeurs sonnent de tous côtés.

*Jeud*  
du nati  
flambe t  
vons plu  
Jaune s  
A 11½ h  
au Nan-  
tout pre  
Vers r  
lord Sey  
tout aut  
brûlons,  
est sur p  
s'éloigne  
*Vendi*  
la mort  
femmes  
apprenoi  
Frères, S  
en sûret  
aussi auc  
re du ma  
Dame de  
rougis pa  
envoyé p  
une lettr  
Nan-t'ang  
"avec les  
"certains  
"palais c  
A 6 heu  
a été ma  
éta. blissen  
Boxeurs.

*Jeudi, 14 juin, fête du Saint-Sacrement.* — A 8 heures du matin, nous voyons du haut de l'église le Toun-tan qui flambe toujours et plusieurs autres incendies. Nous ne pouvons plus communiquer avec personne, les portes de la Ville Jaune sont fermées, gardées par les troupes du prince Toan. A 11½ h. l'ancienne cathédrale de l'Immaculée-Conception au Nan-t'ang, la résidence, le collège, l'hôpital, l'orphelinat, tout prend feu, c'est un horrible spectacle.

Vers minuit, nombreux coups de canon et de fusil au sud ; lord Seymour arriverait-il ? . . . Cris de mort des Boxeurs tout autour de nous ; *cha, cha, tuons, tuons !!! chao, chao, brûlons, brûlons !!!* Jusqu'à 2 heures du matin tout le monde est sur pied, puis les cris diminuent et les Boxeurs semblent s'éloigner.

*Vendredi, 15 juin.* — Toutes les Sœurs s'attendaient à la mort et ont fait la Sainte Communion ; les enfants et les femmes sont réfugiés dans la cathédrale. A 8 heures nous apprenons par un chrétiens échappé que les missionnaires, Frères, Sœurs, et Filles de Saint-Joseph du Nan-t'ang, sont en sûreté aux Légations. Un détachement de volontaires aussi audacieux que dévoués est allé les sauver hier à 1 heure du matin. A 11½ h. nous apercevons la tour de Notre-Dame des Sept-Douleurs au Si-t'ang dont les briques sont rougis par le feu : tout est certainement brûlé. Un courrier envoyé par nous à la Légation revient à 3 heures apportant une lettre de M. Pichon et une de M. D'Addosio, curé du Nan-t'ang. " Pas de nouvelles des détachements : combat " avec les Boxeurs. M. Garrigues, curé du Toung-t'ang, est " certainement massacrés ; nombreux chrétiens réfugiés au " palais du prince Sou au nord des Légations. "

A 6 heures nous apprenons que M. Doré, curé du Si-t'ang a été massacré. A 7 heures, le sud, l'est et l'ouest de nos établissements sont cernés par une foule innombrable de Boxeurs. Une demi-heure après, leurs horribles cris se font

entendre : nous allons certainement être attaqués. Les Sœurs et tous leurs enfants viennent à la cathédrale où se trouvent déjà 18,000 femmes ou bébés affolés de peur. Il n'était que temps : les Boxeurs arrivent par le sud à 7 $\frac{1}{2}$  h. ; leur chef, à cheval, est un lama ou un bonze ; il précède un immense drapeau rouge, entouré de jeunes Boxeurs ayant subi les incantations et également habillés de rouge. Ils brûlent des bâtons d'odeur, font des prostration à l'entrée de notre rue du sud, puis s'avancent en troupe serrée. Les marins de notre Grand'Porte les laissent approcher jusqu'à 200 mètres, puis leur envoient des feux de salve nourris qui couchent par terre 47 de ces soi-disant " invulnérables " et mettent en fuite les milliers de Boxeurs qui suivaient. On sort vivement et on rapporte cinq sabres et une lance. Les Boxeurs repoussés mettent aussitôt le feu aux maisons qui nous avoisinent du côté du Sud. Nous sommes préservés par le bon Dieu qui fait changer la direction du vent en notre faveur ; du reste, couvertures mouillées, pompes, rien n'avait été oublié pour aider la Providence.

Rendus furieux par leur insuccès auquel avait assisté un e populace de dix mille personnes prêtes à piller, les Boxeurs jusqu'à minuit passé redoublèrent leur tapage et leurs féroces hurlements mais n'osèrent attaquer de nouveau.

Cette première affaire sérieuse nous donna de l'espoir en manifestant la lâcheté de nos ennemis. Les chrétiens que nous avons fini par armer d'environ 500 lances, avaient encore sept ou huit mauvais fusils ; rendus courageux par ce premier succès, ils promettent de veiller avec les marins, sur les quatorze cents mètres de muraille.

*Samedi, 16 juin.* — Nous apprenons par un fugitif l'admirable constance de nombreux chrétiens massacrés en-dehors

de la porte  
c'est bien  
Boxeurs  
du Si-Ho  
dre mais  
refuse de  
le moind  
se se déci  
toutes les  
tiques où  
voyé à la  
velle de l  
poste: plu  
notre rés  
dans l'égl  
la journée  
les églises

*Diman*  
nombreux  
vers 10 h  
complète  
nous rapp  
ont été br  
noises. " —  
feux se vo

*Lundi,*  
que possit  
amenés au  
même n'est  
en voiture  
pluie torre

*Mardi,*

de la porte P'ing-tzé-Men, dont pas un n'a voulu renier sa foi : c'est bien consolant. A midi et demi alerte sérieuse ; cris de Boxeurs ; arrivée des soldats réguliers qui gardent la porte du Si-Hoa : ils sont évidemment non pas pour nous défendre mais pour nous attaquer. Notre fournisseur de grains refuse de rien vendre : il est menacé de mort s'il nous donne le moindre approvisionnement. Vers 4½ h. un incendie immense se déclare au Tsien-Men ; les Boxeurs après avoir brûlé toutes les maisons des chrétiens, brûlent maintenant les boutiques où l'on vend quelques objets d'Europe. Un courrier envoyé à la Légation rentre à 5 heures. Toujours aucune nouvelle de l'amiral Seymour ! A 7½ h. tout le monde est à son poste : plus de 300 soldats et de nombreux Boxeurs entourent notre résidence ; les Sœurs et les chrétiennes passent encore dans l'église une triste nuit. Un décret impérial, paru dans la journée, fait connaître officiellement à toute la Chine que les églises de Pékin sont brûlées.

*Dimanche, 17 juin.* — De 2 heures à 5½ h. du matin, nombreux coups de canon et salves du côté des Légations ; vers 10 heures les Boxeurs et les troupes nous bloquent complètement. Cependant un chrétien se dévoue, part et nous rapporte un mot de M. Pichon : " Plus de 2,000 maisons ont été brûlées au Tsien-Men, dont 26 grandes banques chinoises. " — Soirée très mouvementée : les Boxeurs et leurs feux se voient tout autour de nous.

*Lundi, 18 juin.* — Nous nous fortifions contre une attaque possible par l'artillerie, car plusieurs canons ont été amenés au sud de nos établissements. Le prince Tuan lui-même n'est pas loin. A 4½ h. de nombreux Boxeurs viennent en voiture et l'attaque se prépare ; elle est empêchée par une pluie torrentielle que le bon Dieu nous envoie à 5h.3/4.

*Mardi, 19 juin.* — Un domestique du Si-t'ang, après

avoir erré plusieurs jours dans la ville, finit par nous arriver et nous raconte que M. Doré est mort brûlé dans sa chambre avec une vingtaine de chrétiens ; il n'a pas voulu se servir de ses armes. Quelques jours auparavant, ce brave Père m'avait dit :

“ — Monseigneur, si je suis attaqué, puis-je me servir de mon fusil ? ”

Je lui répondis :

“ — Evidemment, c'est permis en cas de légitime défense. ”

Il ajouta :

“ — Mais, si c'était pour défendre ma seule personne, serait-ce plus parfait de ne pas m'en servir. ”

Je lui dis alors :

“ Assurément ; massacré pour le bon Dieu sans se défendre, c'est le vrai martyr. ”

C'est ce que ce cher confrère a fait !

Dans la rue dix pièces de canon sont tournées de notre côté. Sont-elles là pour défendre le palais où nous attaquons ?

*Mercredi, 20 juin.* — Un chrétien nous arrive malgré le blocus ; il nous dit que le ministre d'Allemagne a été tué en allant au Ya-Men et que les autres ministres ont reçu l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures.

*Jeudi, 21 juin (30e anniversaire des massacres de Tientsin).* — Un brave chrétien se dévoue pour aller encore aux Légations ; il rapporte ce petit mot de M. Pichon :

“ La Légation française et les autres ministres doivent se retirer dans la Légation d'Angleterre ; le ministre d'Allemagne est bien réellement tué et son interprète blessé ; la légation d'Autriche est évacuée et va flamber. Le projet de quitter Pékin est abandonné ; préparons-nous au dernier voyage ; mais espérons encore. ”

De s  
de M. F  
“ de re  
Le bor  
jamais  
est gra  
Nous n

Venc  
mes cor  
commu

Voici

Mgr F  
reur gén  
Chavani  
non enc  
Viteur  
Société ;  
marins f  
comman  
et un en  
séminair  
ou jeune  
51 bébés  
ropéens.

A une  
pour plu  
rins, 7 o  
quelques  
bâtons g  
exactem

J'avai  
Vicariat

De son côté, M. Darcy, lieutenant de vaisseau, supérieur de M. Paul Henry, lui écrit : “ Vous avez dû recevoir l'ordre “ de rallier, mais restez à votre poste pour le moment. ” Le bon Dieu a permis que cet ordre de rallier ne soit jamais arrivé, sans cela nous étions tous perdus. La situation est grave : irons-nous rejoindre nos martyrs de Tien-Tsin ? Nous nous préparons à tout.

*Vendredi, 22 juin. Fête du Sacré-Cœur.* — Nous sommes complètement bloqués et ne pouvons plus avoir aucune communication avec l'extérieur.

Voici la liste des assiégés :

Mgr Favier, Mgr Jarlin, coadjuteur, M. Ducoulombier, procureur général du Vicariat, M. Giron, directeur des Séminaires, M. Chavanne, professeur nouvellement arrivé, M. Gartner, étudiant, non encore dans les Ordres, Frère Denis et le Frère Maës. Le Vicaire des Maristes, le Supérieur et quatre Frères de la même Société ; vingt-deux Sœurs de Charité, dont huit indigènes ; trente marins français du *d'Entrecasteaux*, l'enseigne de vaisseau qui les commande M. Paul Henry, dix marins italiens, plus un adjudant et un enseigne, M. Olivier et cent onze élèves des Grand et Petit séminaires ; 900 hommes ou jeunes gens réfugiés, 1,800 femmes ou jeunes enfants, 450 jeunes filles des écoles ou des orphelinats, 51 bébés de la crèche : total approximatif, 3,420 unités dont 71 Européens.

A une livre par personne et par jour, nous avons des vivres pour plus d'un mois ; comme armement les 40 fusils de marins, 7 ou 8 fusils de tout genre entre les mains des Chinois, quelques mauvais sabres et 500 lances ou plutôt 500 longs bâtons garnis de fer : c'est tout. Le périmètre à défendre est exactement de 1360 mètres.

J'avais fixé par un mandement que la consécration du Vicariat au Sacré-Cœur se ferait aujourd'hui. A 6 h.  $\frac{1}{2}$ ,

le prêtre, à genoux au pied de l'autel, en lisait les premiers mots lorsqu'un coup de canon formidable vint briser un vitrail de l'église où tout le monde s'était réuni, et tuer une pauvre femme. Une panique bien excusable s'empara de toute l'assistance ; on se massa dans les chapelles et sacristies de l'ouest, car c'est par l'est que nous étions attaqués. Les coups de canon se succédant à chaque minute, on évacua l'église au plus vite : 14 pièces Krupp tiraient sans interruption des bombes Scharappnell du dernier modèle. Plusieurs colonnettes en briques, des fenêtres géminées volent en éclats ; la façade de notre cathédrale est très maltraitée ; les clochetons sont en miettes, mais la croix de marbre reste toujours dedout. Vers 3 h.½, l'attaque était tellement violente que nous croyions être arrivés à notre dernière heure. Vers 5 heures, un canon ordinaire chinois, braqué à 300 mètres de notre grande porte, nous envoie un boulet plein qui fait sauter un battant.

Surexcités par tant d'audace, le commandant Henry et Mgr Jarlin entraînent quatre marins qui, joints à trente chrétiens, se précipitent au dehors après une salve bien nourrie, et s'emparent du canon qu'ils ramènent chez nous, malgré une intence fusillade. Deux chrétiens trouvent la mort, et deux sont blessés dans ce coup de main. Peu après, tous les canons se taisent, les Boxeurs poussent des hurlements et mettent le feu aux maisons de nos voisins du sud ; ils ne vont pas plus loin, car, ce jour-là ils avaient laissé la place à leurs amis les soldats du prince Tuan. Dans cette journée, on nous avait envoyé 530 coups de canons ! Nous n'avions à déplorer la perte que de trois hommes et d'une femme. C'était peu pour tant de poudre brûlée.

*Samedi, le 23 juin.* — La nuit est relativement calme, mais l'attaque recommence à 9 heures, aussi violente que la veille. J'étais assis avec le commandant sur un petit banc, près de notre grand'porte, regardant voler en morceaux les

marbres de la façade de notre belle église, lorsqu'un adroit tireur envoya une bombe au pied même de la croix, qui, brisée, tomba sur le parvis. J'avais été si heureux de sceller cette belle croix de marbre au sommet de l'édifice il y a treize ans seulement ! Enfin, si le Bon Dieu nous sauve, elle reprendra sa place.

A 4 heures du soir, le bombardement cesse, nous n'avions reçu ce jour-là que 360 coups de canon, pas un seul homme n'avait été blessé, tout le monde avait prié avec ferveur se tenant prêt à mourir. Dieu et la Sainte Vierge nous protègent visiblement.

\* \* \*

*Dimanche, 24 juin.* — Les soldats réguliers, abrités derrière les murs des maisons brûlées, nous tirent dès le matin des milliers de coups de fusil Mauser, leurs fusils sont à chargeur et du dernier modèle ! nous ne comptons jusqu'à midi qu'une trentaine de coups de canon qui font relativement peu de dégât, ne lançant que des boulets pleins. Vers 4 heures du soir, une batterie de quatre pièces vient s'installer dans le K'ou au nord de nos établissements ; les Tartares envoient sur l'église et dans les cours des obus meurtriers prenant à l'enfilade tous nos postes de l'Est. Deux chrétiens sont tués. Les Italiens ayant très peu de cartouches, le commandant Henry va leur donner un coup de main avec 10 marins français. Les salves, envoyées de 750 mètres, éteignent le feu des pièces ; les Tartares perdent plus de 50 hommes et s'empressent d'enlever leurs canons. Le moral est relevé, l'état sanitaire est excellent, la protection divine est manifeste et nous espérons maintenant pouvoir résister aux attaques qui ne sauraient être plus sérieuses que celles de ces trois jours. Dieu veuille que nous ayons assez de vivres et que l'armée de secours ne se fasse pas trop attendre !

*Lundi, 25 juin.* — La nuit comme la matinée ont été relativement calmes, mais il semble qu'une grande bataille se livre du côté des Légations ; les canons d'hier se taisent derrière leurs retranchements. Nous subissons bien une grêle de projectiles envoyés par des fusils de rempart, seulement nous sommes habitués depuis trois jours à tant de tapage qu'on n'y fait presque plus attention. Les Boxeurs mettent quelques mannequins sur le toit des maisons ; ce stratagème enfantin ne nous fait pas gaspiller de munitions. Il reste 275 cartouches par homme ; on ne les emploiera qu'à bonne occasion.

*Mardi, 26 juin.* — Les Boxeurs mettent le feu à toutes les maisons qui nous avoisinent et travaillent derrière le mur impérial où ils placent des échelles et des échafaudages pour pouvoir nous canarder plus à l'aise. On nous fusille de tous côtés ; mais personne n'est atteint. Le soir, grand combat du côté des Légations.

\* \* \*

*Mercredi, 27 juin.* — Dès 6 heures du matin, les Boxeurs nous attaquent encore vers le sud : ils entrent dans notre rue avec un grand drapeau rouge, pensant peut-être que notre poste de la porte d'entrée a été anéanti par la fusillade des jours précédents. Comme la première fois, des feux de salve bien dirigés les mettent en déroute ; on se lance à leur poursuite et on va ramasser les armes qu'ils avaient jetés. Dans cette sortie de cent mètres à peine, le second maître est malheureusement blessé d'une balle à l'épaule. Du haut des maisons, des échelles et des échafaudages, pendant plus de six heures, l'ennemi couvre de projectiles nos cours et nos vérandahs : une jeune fille est tuée, une femme blessée à la tête. Vers 11 heures du soir, nous sommes surpris

par un  
incendi  
Porte,  
de pom  
soldats  
fusils  
est sau  
marins  
pulaire  
Dieu.

*Jeudi*  
sommel  
nous co  
terrible  
Grand  
faire un  
arrosai  
mettent  
pétrole,  
de vête  
liers, on  
ses. Les  
pétrole

*Vend*  
Nous c  
Henry  
ses pare  
" que n  
" de no  
" une s  
" le par  
" lorsqu  
Je le

par une bande nombreuse de Boxeurs lançant des bombes incendiaires et des flèches enflammées contre notre Grand-Porte, qu'ils arrosent en même temps de pétrole au moyen de pompes à incendie volées par eux. Pendant ce temps les soldats réguliers font pleuvoir une grêle de balles avec leurs fusils Mauser ; tout le monde tient bon ; la Grand-Porte, est sauvée et nous n'avons qu'un chrétien de blessé. Nos marins sont vraiment admirables : ils portent tous un scapulaire et un crucifix, et se sentent protégés par le bon Dieu.

*Jeudi, 28 juin.* — Après une journée assez calme, nous sommes vigoureusement attaqués à six heures du soir et nous comptons jusqu'à 42 coups de fusil à la minute ; nuit terrible. Les Boxeurs recommencent leur attaque contre la Grand-Porte. Nos gens, furieux, se décident, vers minuit, à faire une sortie : ils se précipitent sur les Boxeurs qui nous arrosaient de pétrole à moins de 30 mètres ; ils en tuent dix, mettent les autres en fuite et rapportent deux pompes à pétrole, de la poudre, du plomb, voire même quelques caisses de vêtements. Malgré la fusillade effrénée des soldats réguliers, on parvint à incendier les maisons les plus dangereuses. Les pompes prises contenaient encore 100 livres de pétrole chacune !

*Vendredi, 29 juin. Fête de Saint-Pierre et Saint-Paul.* — Nous offrons nos souhaits au brave commandant Paul Henry ; nous parlons d'Angers, son pays, et du bonheur que ses parents auront à le revoir. Il nous dit : " Vous verrez que nous sauverons le Pei-tang : peut-être quelques-uns de nous ne seront plus ; je serais heureux de mourir pour une si belle cause ; j'espère que le bon Dieu m'ouvrira le paradis. Si je dois disparaître, je ne disparaîtrai que lorsque vous n'aurez plus besoin de moi . . . etc. "

Je le supplie, comme tous les jours, de ne point s'exposer ;

j'ai peur pour lui : il est si vaillant, si brave, si dévoué !

On dirait que les Boxeurs veulent nous laisser cette journée de joie : à part les balles qui font trou dans nos vitres ou s'aplatissent contre les murailles, comme de coutume, tout est calme et nous n'avons à subir aucune attaque sérieuse. A 10 heures du soir, un orage effroyable éclate, et la foudre semble tomber sur le palais ; malgré cela, fusillade intense du côté des Légations.

*Samedi, 30 juin.* — La matinée est attristée par la mort du pauvre second maître Joannic, nous le croyions sauvé quand la gangrène s'est mise dans ses blessures, et l'a emporté en quelques heures : nous n'avions, hélas ! ni médecin, ni chirurgien. Il est mort en brave Breton, muni de tous les Sacrements.

A 11 heures  $\frac{1}{2}$ , nous sommes étonnés de nous voir encore bombardés ; une douzaine de bombes de très gros calibre éclatent en l'air sans faire de mal à personne. Au bout d'un quart d'heure cette canonnade, accompagnée d'une fusillade très nourrie partant de l'est, cesse tout d'un coup : qu'est-ce que cela signifie ? Je vois sur la montagne de la tour Blanche, qui se trouve au milieu des lacs du palais. A 1,200 mètres de nous, une vingtaine de personnes magnifiquement vêtues : on croit que le prince Tuan, l'Impératrice et d'autres hauts personnages sont venus là assister au bombardement comme à un feu d'artifices. Nos marins avaient grande envie d'envoyer une salve de Lebel sur ce groupe, mais j'ai cru devoir les en empêcher pour ne pas exciter une haine déjà trop violente.

A 5 heures  $\frac{1}{2}$ , nous enterrons le second maître très simplement et au plus vite dans notre jardin ; car les balles pleuvent sans miséricorde autour des assistants. Nos braves chrétiens sont tout attristés et disent : " Que ne sommes-nous morts cent, au lieu de ce brave matelot ? "

\* \* \*

*Dima*  
de nomb  
forts ! on  
fois, nou  
mulets e  
huit. La  
meurt de

*Lundi*  
les jours  
plus de  
chrétiens  
temps ;  
jours déj

*Mardi*  
beaucoup  
drait ab  
chacun s  
plus de t  
pcirier se  
on enter

*Mercre*  
plus fort  
Boxeurs  
Mur jaur  
nous bon  
une dizai

A 5 he  
à-vis no  
était cha  
chrétien  
trop tôt ;  
Des horle

*Dimanche, 1er juillet.* — Nous entendons, vers 8 heures, de nombreux coups de canon au sud : seraient-ce les renforts ! on espère encore contre tout espoir. Pour la première fois, nous commençons à manger de la viande d'âne ; les mulets et les chevaux viendront ensuite ; nous en avons dix huit. La petite vérole s'est déclarée chez les enfants ; il en meurt de sept à huit chaque jour.

*Lundi, 2 juillet.* — Les attaques sont moins vives que les jours précédents, mais la nourriture est bien mauvaise ; plus de légumes, plus d'herbes salées pour nos pauvres chrétiens ; ils commencent à perdre l'entrain des premiers temps ; chaleur de 38°, atmosphère humide, puis douze jours déjà sans aucune nouvelle. Que c'est long !

*Mardi, 3 juillet.* — Une pluie très forte nous inquiète beaucoup. Si la saison pluvieuse commençait déjà, il faudrait abandonner tout espoir de délivrance. — Comme chacun sait, tout le monde fume en Chine ; nous n'avons plus de tabac ; nos gens en fabriquent avec des feuilles de poirier séchées et pulvérisées. — La mortalité augmente : on enterre maintenant jusqu'à quinze enfants par jour.

*Mercredi, 4 juillet.* — On attaque ce matin les Légations plus fortement. Vers midi, nous voyons les soldats et les Boxeurs établir une large plate-forme en terre au nord du Mur jaune ; ils veulent évidemment y placer des canons pour nous bombarder à revers à 800 mètres. Nos tireurs abattent une dizaine de ces bandits.

A 5 heures du soir, les Boxeurs arrivent de nouveau vis-à-vis notre Grand'Porte. Le canon que nous avons pris était chargé et braqué, le pointeur chinois, ancien artilleur chrétien de l'armée du prince Tuan, allume sans ordre et trop tôt ; l'ennemi fuit, n'emportant que quelques blessés. Des horlogers chrétiens réfugiés chez nous font d'excellent

tes cartouches Lebel, Mauser et autres ; nous ne manquons donc pas de munitions.

*Jeudi, 5 juillet.* — Nous avons pu fabriquer de la poudre pour le canon enlevé à l'ennemi et le placer chez les Sœurs pour répondre aux pièces qui nous menacent du nord ; mais il est bien petit en comparaison de ceux qui tirent sur nous. On nous fusille toute la journée du sud du Mur jaune, sans grand résultat.

*Vendredi, 6 juillet.* — Nous commençons à craindre la famine : riz, blé, fèves, millet, tout est pesé exactement ; le total est meilleur que nous l'espérons, près de soixante mille livres. A une livre par personne et par jour, cela nous donne vingt jours d'assurés ; d'ici là nous serons probablement forcés ou délivrés. A cinq heures du soir, un bruit insolite se fait entendre : c'est une fusée à la congève lancée sur l'église et qui traverse un vitrail laissant après elle une longue traînée de feu. Nous la ramassons, elle est composée d'un tube d'environ 70 centimètre, en cuivre martelé et garnie d'une forte pointe triangulaire ; la queue est formée d'un manche en bois de 3 mètres 50 de long. Ces fusées percent un toit aussi bien qu'un boulet plein et, de plus, sont un très grand danger d'incendie.

\* \* \*

*Samedi, 7 juillet.* — Dès 4½ h. du matin les Boxeurs lancent sur nos toitures des pots-à-feu pendant près de deux heures. Plus de 250 s'enflamment ; mais nos précautions avaient été prises ; tonneaux, baignoires, baquets pleins d'eau, gens armés de crocs et de pompes étaient prêts, et l'incendie ne s'est développé nulle part. A 6 heures le canon

du nord  
on répo  
pièce m  
dement  
mier ob  
morcea  
l'Ouest  
toute la  
taines d  
ses du s  
cés par  
total, 30  
qu'un t  
leuse, t

*Dim*  
droits a  
cette ca  
lets sim  
complét  
de nouv  
le feu.

*Lund*  
commen  
la journ  
ment so  
inquiet,  
nous bo  
à minuit  
Légation

*Mard*  
combat  
nuent à

du nord tonne et nous envoie d'abord de simples boulets ; on répond par des feux de salve et quelques coups de notre pièce mise en position. Les Tartares étonnés changent rapidement leur canon et le remplace par un Krupp. Au premier obus à balles, notre pointeur est coupé en plusieurs morceaux ; la position devint intenable ; les bâtiments de l'Ouest du Jeu-tsé-t'an sont percés à jour. De plus pendant toute la journée nos toits sont traversés par plusieurs centaines de fusées. Cette journée est une des plus désastreuses du siège. Vers le soir seulement les obus sont remplacés par les bombes chinoises, dont beaucoup n'éclatent pas : total, 360 coups de canons en douze heures. Nous n'avons qu'un tué et quelques blessés. Sans une protection miraculeuse, tout devait flamber aujourd'hui.

*Dimanche, 8 juillet.* — Dès le matin, on renforce les endroits affaiblis par la canonnade du jour précédent ; mais cette canonnade recommence de plus belle à 9 heures, boulets simples d'abord, puis obus. La tour de l'horloge est complètement découronnée. Total : 102 coups de canon et de nouvelles fusées, qui, pas plus que la veille, ne mettent le feu.

*Lundi, 9 juillet.* — A 5 heures du matin, les Boxeurs recommencent à jeter leurs pots-à-feu : fusillade intense toute la journée et 107 coups de canons ; deux chrétiens seulement sont blessés. On commence à être un peu fatigué et inquiet, d'autant plus que l'ennemi se prépare, il semble, à nous bombarder encore du sud et de l'ouest. De 11 heures à minuit nous entendons un combat terrible du côté des Légations.

*Mardi, 10 juillet.* — Après une matinée tranquille, le combat recommence à 10 heures : les canons du nord continuent à nous démolir ; à 2 heures l'attaque devient des

plus vives : deux pièces énormes installées au sud font beaucoup de mal à notre Grand'Porte et à l'église. Des feux de salve les font taire un instant, mais les artilleurs chinois installent des masques en fer pour mettre à l'abri les pointeurs. A la Grande Porte, le matelot David reçoit une balle dans la tête et meurt une demi-heure après, muni des sacrements. Cinq hommes seulement restent à ce poste dangereux ; les autres se réfugient dans les casemates ; 107 boulets pleins, de 25 livres chacun, ont été tirés ; l'un d'eux après avoir fait voler en éclat la fenêtre de notre chambre, tombe sur le lit que je venais de quitter. Encore un miracle ! Nous ne les comptons plus.

*Mercredi, 11 juillet.* — Une casemate s'est écroulée : on la répare au plus vite malgré la fusillade. Une balle Mauser traverse le chapeau de Mgr Jarlin, emportant une bande de cuir chevelu : quelques millimètres plus bas et je n'avais plus de coadjuteur. Mais la bonne Vierge a sauvé ce cher et vaillant évêque.

Le bombardement recommence à 1 h.  $\frac{1}{2}$ , et, quelques minutes après, une explosion terrible fait trembler toutes nos maisons. Une colonne de terre et de pierres s'élève à plus de 30 mètres de haut à l'est du Jen-t'se-t'ang. Nous y courons tous : la mine, heureusement, n'avait pas été poussée assez loin, et on en est quitte pour quelques maisons ébranlées qu'il suffira d'étayer ; un seul tué et quelques blessés. On remercie le bon Dieu. Le bombardement continue : un obus tombe dans la chapelle des Sœurs, sur les bancs mêmes qu'elles venaient de quitter pour aller souper.

Pendant la nuit, nous allons mettre le feu dans les maisons occupées hier encore par les Boxeurs ; on y trouve vingt caisses de pétrole, des sabres et des fusils qui brûlent avec le reste.

\* \* \*

*Jeudi,*  
calme que  
h., d'énorm  
qu'à 6 heu  
quantaine  
notre Gra  
état.

*Vendre*  
à faire un  
trouve et  
et on rap  
gutta-per  
ter les po  
est griève  
un autre é  
du soir, b

*Samed*  
feu aux r  
Jen-t'se-t'  
balle à la  
coup, est  
de fusil, l

*Diman*  
chinois se  
dès 9 heu  
destructio  
menses dé  
dans la jo  
velle expl  
encore dé

*Lundi,*

*Jeudi, 12 juillet.* — Le matin de ce jour était tellement calme que nous croyions les soldats partis. Mais, vers 10½ h., d'énormes boulets commencent à pleuvoir sur nous jusqu'à 6 heures du soir. Tirés à longs intervalles, une cinquantaine seulement sont arrivés à leur but, c'est-à-dire à notre Grande Porte, qui est maintenant dans le plus triste état.

*Vendredi, 13 juillet.* — La crainte des mines nous décide à faire une exploration vers les 2 heures du matin. On trouve et on comble quelques trous de mines commencées et on rapporte des rouleaux de fil électrique revêtus de gutta-percha, qui évidemment étaient destinés à faire sauter les poudres. A midi, le canon recommence : un matelot est grièvement blessé à la tête par des éclats de briques ; un autre est fortement contusionné. De 7 heures à 9 heures du soir, bombardement et fusillade du côté des Légations.

*Samedi, 14 juillet.* — Quelques chrétiens vont mettre le feu aux maisons qui gênent le tir de la Grande Porte. Au Jen-t'se-t'ang, vers 11 heures, un marin italien est tué d'une balle à la tête. Un chrétien qui veut voir d'où est parti le coup, est également tué. Sauf quelques centaines de coups de fusil, la journée a été assez calme.

*Dimanche, 15 juillet.* — On dirait que les canonniers chinois se repentent de ne nous avoir pas bombardés hier : dès 9 heures du matin, ils recommencent leur œuvre de destruction ; les pièces du sud et du sud-ouest font d'immenses dégâts à la Grande Porte et à l'église ; 140 coups dans la journée seulement, et ils continuent la nuit. Nouvelle exploration nocturne : deux mines inachevées sont encore découvertes et détruites.

*Lundi, 16 juillet.* — Les Boxeurs continuent à jeter des

pots à feu sans résultat. De 9 heures du matin à 10 heures du soir, ils nous envoient plusieurs centaines de boulets ; une chrétienne est tuée, un matelot a les deux yeux blessés par des éclats de briques, l'un est certainement perdu.

*Mardi, 17 juillet.* — Cette journée a été peut-être la plus tranquille du siège : pas de coups de canon, presque pas de coups de fusil. On dirait que les Boxeurs préparent quelque chose. On commence une neuvaine à sainte Anne, patronne de nos braves Bretons ; notre cher commandant Henry lui portera l'ex-voto que nous promettons si nous sommes délivrés....

*Mercredi, 18 juillet.* — Nous pressons activement les travaux d'une contre-mine déjà commencés, car, depuis quelques jours, on entend des coups sourds au côté ouest du Jen-t-se-tang sous le Mur Jaune. Vers 11 heures nous constatons un déménagement du côté de la pagode des lamas qui nous avoisine à l'est ; 50 voitures emportent des caisses, des paquets, des Boxeurs et des soldats. Est-ce l'armée de secours qui arrive ou les lamas croient-ils que le quartier va sauter ? Mystère !

Hélas ! la seconde hypothèse était la vraie. A 5 heures, explosion de la mine : 25 morts, 28 blessés ; toute la partie ouest du Jen-t-se-tang en ruine ! On se précipite, on attend l'attaque des Boxeurs : ils ne viennent pas. Parmi les morts se trouvait malheureusement le Frère Joseph, Mariste, qui conduisait les travailleurs de la contre-mine, un jeune homme de 25 ans, aussi pieux que brave, aimé et regretté de tous. L'explosion a jeté la panique et partout on croit entendre des bruits souterrains ; les femmes et les enfants affolés courent de tous côtés et, malgré le danger, la plupart se réfugient dans la cathédrale qui occupe la partie centrale de nos bâtiments.

*Jeudi,*  
du Frère  
Boxeurs ;  
une balle  
de lui don

*Vendredi*  
les maison  
de leur côté  
Porte. On  
Sœurs ; n  
tiens qui r

*Samedi,*  
rars ; ave  
core 15 jou  
boutique é  
par les sold  
mains vide

*Dimanche,*  
toute la nu  
aux provis  
l'œil gauch  
reille et y r  
faisant un  
mes monter  
garni, et ab  
deux mand  
deviennent

*Lundi, 2,*  
quillité nou  
sieurs millie  
appelés par  
se faire ente

*Jeudi, 19 juillet. Fête de Saint-Vincent.* — Enterrement du Frère Joseph ; échange de coups de fusil avec les Boxeurs : le marin Franc, qui s'est trop découvert, reçoit une balle à la tête, et meurt aussitôt ; on a juste le temps de lui donner l'absolution.

*Vendredi, 20 juillet.* — Nos chrétiens vont encore brûler les maisons dangereuses ; vers 6 heures du soir les Boxeurs, de leur côté, incendient une maison au sud de notre Grand-Porte. On signale encore des travaux de mine chez les Sœurs ; mais nous avons peine à faire travailler nos chrétiens qui n'ont pas oublié la catastrophe du 18.

*Samedi, 21 juillet.* — Les vivres commencent à se faire rares ; avec beaucoup d'économie, nous pourrions tenir encore 15 jours. On essaie d'en aller chercher dans une petite boutique éloignée de 200 mètres seulement ; mais, arrêtés par les soldats et les Boxeurs, nos chrétiens reviennent les mains vides.

*Dimanche, 22 juillet.* — La fusillade s'est maintenue toute la nuit : l'ennemi craint évidemment que nous allions aux provisions ; deux chrétiens sont blessés et un matelot a l'œil gauche percé d'une balle qui va se loger derrière l'oreille et y reste. Un de nos chinois nous signale des Boxeurs faisant un grand fossé derrière le Mur Jaune ; quatre hommes montent aux échelles, le magasin de leur fusil bien garni, et abattent une vingtaine de malfaiteurs, ainsi que deux mandarins. Le soir, pluie diluvienne ; les casemates deviennent inhabitables.

*Lundi, 23 juillet.* — Après une demie-journée de tranquillité nous sommes attaqués le soir à 4 heures par plusieurs milliers de Boxeurs et autant de soldats réguliers appelés par les conques et les trompettes qui ne cessent de se faire entendre.

L'attaque a lieu au nord, à l'est et au sud en même temps. La mort de quelques marins et les blessures graves de plusieurs autres nous privaient de cinq fusils. Nous avions embrigadé et exercé autant de Frères Maristes, ou de grands séminaristes chinois qui n'étaient pas encore dans les Ordres, si bien que nos 30 Lebel étaient toujours au complet, plus les dix Italiens chez les Sœurs. L'attaque fut extrêmement vive. Les Boxeurs, les Lamas, les soldats réguliers voulurent tenter l'escalade au nombre de plus de mille ; ils laissèrent 150 morts sur le carreau et prirent la fuite. De rage, les soldats du Prince Tuan déchargèrent toutes leurs munitions du côté de notre Grand'Porte et, pendant une heure, nous envoyèrent sans exagération plus de 5,000 balles Mauser qui ne blessèrent personne. Les trompettes sonnèrent alors la retraite et on nous laissa tranquilles. Il était 9 heures du soir.

\*\*\*

*Mardi, 24 juillet.* — Nous voyons vers le nord-est près de la Pagode de nombreux Boxeurs à turban et ceinture jaunes : ce sont des Lamas embrigadés ; ils portent un drapeau français : cette ruse puérile nous fait rire, malgré les tristesses du moment. Vers 4½ h. les conques réunissent de nouveau les Boxeurs, et nous nous attendons à une attaque : elle n'a pas lieu. La leçon de la veille avait été profitable. Trois chrétiens ont été blessés dans la journée, une nouvelle mine signalée au sud a été encore reconnue et éventée. Du haut de l'église, on aperçoit le jour d'innombrables drapeaux et, la nuit, des lanternes tout aussi nombreuses sur les murs de la ville.

*Mercredi, 25 juillet.* — Journée assez tranquille : nos chrétiens sortent et brûlent quelques maisons crénelées sans être inquiétés. Les Boxeurs font des tranchées très

profond  
marins

*Jeud*  
croit à l  
ce n'éta  
bombe  
sans fai  
notre C  
quelque  
une ball  
la vario

*Vend*  
très fort  
voir ven  
font sup  
avec des  
volontie

*Samet*  
nous pré  
fixons la  
pourrons  
fait ente  
quée à l  
rapideme  
plus loin  
court de  
même av  
cevons 3  
part.

profondes derrière le Mur Jaune : on ne sait pourquoi ; nos marins abattent une dizaine de ces brigands.

*Jeudi, 26 juillet.* — A 1 heure très forte détonation : on croit à l'explosion d'une mine et chacun court à son poste ce n'était rien. Un Boxeur audacieux avait porté une grosse bombe contre notre mur de l'est, bombe qui avait éclaté sans faire aucun dégât. A 3 heures, M. Chavanne, prêtre de notre Congrégation, meurt presque subitement ; il avait été quelques jours auparavant blessé à son poste de garde par une balle probablement empoisonnée, car elle a provoqué la variole noire qui l'a emporté.

*Vendredi, 27 juillet.* — Nous entendons distinctement de très fortes canonnades au sud et à l'est : on espère toujours voir venir l'armée. Quelques fusées lancées la nuit nous font supposer que les Légations communiquent par signaux avec des troupes qui seraient en-dehors de la ville : on croit volontiers ce que l'on espère...

*Samedi, 28 juillet.* — Nous commençons de nouveau à nous préoccuper très sérieusement de la nourriture ; nous fixons la ration à huit onces par jour et par personne : nous pourrions vivre ainsi pendant encore dix jours. Le canon se fait entendre de nouveau vers 10 heures ; une pièce est braquée à 100 mètres seulement du Jen-t-se-t'ang ; on en abat rapidement les pointeurs ; mais elle est transportée un peu plus loin et nous envoie 75 projectiles ; l'ennemi semble à court de munitions et charge son canon avec n'importe quoi, même avec des boulets en pierre. Pendant la nuit nous recevons 35 bombes et d'innombrables coups de fusil de rempart.

*Dimanche, 29 juillet.* — Le bombardement continue, les soldats tirent 115 coups à boulets pleins et les balles sont tellement nombreuses que tous nos crénaux sont démolis : trois chrétiens sont frappés à mort.

*Lundi, 30 juillet.* — La nuit a été mauvaise : on n'a cessé de tirer sur le Jen-t-se-t'ang. Dès 7 heures du matin, les canons commencent leur œuvre, appuyés par une violente fusillade des soldats réguliers. Le commandant Henry est sur la brèche avec 12 hommes ; les Boxeurs entrent en grand nombre, chargés de fascines pétrolées qu'ils enflamment contre le mur nord.

M. Henry se multiplie ; plusieurs centaines de Boxeurs sont tués ; malheureusement deux matelots sont blessés par une balle qui pénètre dans le cou du commandant. Il descend alors de l'échafaudage, et reçoit une seconde balle Mauser dans le côté. Malgré ces deux blessures mortelles, il se tient debout ; il s'affaisse enfin sous la vérandah entre les bras d'un prêtre qui lui donne les derniers sacrements. Il expire au bout de vingt minutes en brave soldat et en bon chrétien. Nous n'avons pleuré qu'une fois pendant le siège : c'est ce jour-là. Jamais nous n'avons été si bas ; le simple quartier-maître Elias prend le commandement du détachement : mais Mgr Jarlin est là pour veiller sur le moral de nos Bretons qui pleurent comme des enfants la mort de leur chef. Cent cinquante coups de canon ont été tirés dans la journée : il nous reste un espoir, car le commandant nous avait dit : " Je ne disparaîtrai que quand vous n'aurez plus besoin de moi." Il va nous protéger, du haut du ciel, avec saint Maurice et saint Georges, qu'il est allé rejoindre.

*Mardi, 31 juillet.* — Les Boxeurs nous lancent des flèches auxquelles plusieurs exemplaires de la même lettre sont suspendus : elle contenait à peu près ce qui suit :

" Vou  
profond  
résister  
Nous av  
sauterez  
bles d'E  
livrez-n  
ve et no  
pas, vou  
morceau  
Inutil  
n'a eu n  
c'est à p  
nourritu  
On ne  
dommag  
toutes p

*Mercu*  
viennem  
cents ; o  
Peu a  
des cris  
entre les  
fusillé q

*Jeudi*  
nos chr  
nous av  
chiens q  
chassés,  
triste no  
tes sorte  
temps, e  
tes viabl

“ Vous, chrétiens, enfermés au Pei-tang, réduits à la plus profonde misère, mangeant des feuilles d'arbre; pourquoi résister avec tant de rage quand vous ne le pouvez plus ? Nous avons contre vous des canons et des mines et vous sauterez tous avant peu. Vous avez été trompés par les diables d'Europe, revenez à l'ancienne religion de “ Fouo ”, livrez-nous Mgr Favier et les autres, vous aurez la vie sauve et nous vous donnerons à manger. Si vous ne le faites pas, vous, vos femmes et vos enfants, serez tous coupés en morceaux. ”

Inutile de dire que pas un seul de nos braves chrétiens n'a eu même la tentation d'accepter ces offres, et cependant, c'est à peine si chacun reçoit maintenant 300 grammes de nourriture par jour !

On nous a tiré aujourd'hui 80 coups de canon sans grand dommage, si ce n'est pour nos toitures qui sont presque toutes percées.

*Mercredi, 1er août.* — Dès 6 h. du matin, les Boxeurs reviennent encore par le nord, ils ne sont que trois ou quatre cents ; on les déloge vite, on en tue au moins 50.

Peu après, nous entendons, du côté de la Pagode des Lamas, des cris et des coups de feu : il paraît qu'il y a une dispute entre les Boxeurs et les soldats et que ces derniers en ont fusillé quelques-uns.

*Jeu di, 2 août.* — Nous diminuons encore les rations de nos chrétiens et les nôtres, l'affaiblissement est général : nous avons bien juste de quoi ne pas mourir de faim. Les chiens qui se nourrissent des excréments des Boxeurs sont chassés, tués et mangés : nos malheureux ajoutent cette triste nourriture aux feuilles d'arbre et aux racines de toutes sortes. La saison des pluies est arrivée depuis longtemps, et il ne pleut presque pas : Dieu veut laisser les routes viables pour l'armée de secours.

*Vendredi, 3 août.* — On dirait presque que nous ne sommes plus surveillés, tant les coups de fusil sont rares. On parle même vers midi de faire une sortie le jour suivant à 2 h. du matin pour aller chercher du grain ; mais il faudrait exposer la vie des deux tiers de nos marins, nous ne le ferons que lorsqu'il n'y aura plus absolument rien à manger dans la maison.

*Samedi, 4 août.* — Comme de coutume depuis quatre jours, on nous laisse assez tranquilles, pendant la journée ; mais, pendant la nuit, la fusillade recommence toujours violente. Les Boxeurs et les réguliers savent que nous sommes à la dernière extrémité et veulent nous empêcher de sortir. Pressés par la faim, quelques chrétiens s'échappent, parcourent les maisons incendiées, rapportent un peu de riz brûlé trouvé dans les décombres : c'est bien triste !

*Dimanche, 5 août.* — La question des vivres est presque la seule qui nous préoccupe ; on résiste aux balles, aux boulets, aux bombes : on ne résiste pas à la famine. Nous faisons peser soigneusement tout ce qu'il est possible de manger : le total donne 7,000 livres. Nous décidons que, pour les 3,000 personnes, on donnera 1,000 livres par jour. Cela nous fait encore sept jours à vivre. Nous espérons bien que l'armée de secours arrivera cette semaine ; le Bon Dieu nous a tellement protégés jusqu'ici !

*Lundi, 6 août.* — Quelques chrétiens ne pouvant plus supporter la faim, sortent encore ; trois sont pris par les Boxeurs qui les amènent pour les couper en morceaux. A cette tristesse vient s'en ajouter une autre : le matelot en faction à la Grande Porte reçoit une balle dans l'œil droit. Déjà trois borgnes parmi nos pauvres soldats !

*Mardi, 7 août.* — On entend au loin une violente canon-

nade. Si  
cela nous  
chrétien  
vérandh  
tentait  
il n'y en

*Mercr*  
pendant  
feuilles s  
un pauvre

*Jeudi,*  
Boxeurs  
danger,  
Un chrét  
tons une

*Vendre*  
que, après  
tons de c  
fenseurs

Nous p  
quelque cl  
té on répo  
Quelqu'un  
plus à plai  
gent des f  
décide alon  
de nous :  
prême rése

Les ratic  
qui nous a  
l'eau ne m  
quand on r

nade. Soldats et Boxeurs ne nous attaquent que faiblement : cela nous fait espérer que l'armée s'approche ; mais nos chrétiens sont tellement affaiblis qu'ils se couchent sous les vérandhas, maigres, pâles et comme anéantis. Si l'ennemi tentait un assaut, sur nos 500 lanciers du commencement il n'y en aurait pas 25 en état de les repousser.

*Mercredi, 8 août.* — Toujours même tranquillité, sans cependant que la fusillade cesse : un chrétien qui cueillait des feuilles sur un arbre est atteint d'une balle et tombe comme un pauvre oiseau frappé d'une flèche.

*Jeudi, 9 août.* — Nous sommes toujours en éveil, car les Boxeurs ont promis que nous sauterions tous ; malgré le danger, on part en exploration à l'est de la Grande Porte. Un chrétien est tué et deux sont blessés ; mais nous évitons une mine qu'il n'était que temps de détruire.

*Vendredi, 10 août.* — Nous constatons avec épouvante que, après deux jours, nous serons sans vivres : nous mettons de côté 400 livres de riz et une mule pour que nos défenseurs puissent encore vivre dix jours.

Nous posons la question de savoir si nous réserverons quelque chose pour nous-mêmes et les Sœurs : à l'unanimité on répond : " Non ! nous mourrons avec nos chrétiens. " Quelqu'un fait cependant observer que nous sommes encore plus à plaindre que les pauvres gens qui, du moins, mangent des feuilles d'arbre, ce que nous ne pouvons faire. On décide alors qu'un pain de deux livres sera fait pour chacun de nous : nous conserverons dans notre chambre cette suprême réserve.

Les rations sont réduites à deux onces par personne : ce qui nous assure six journées ; mais quelles journées ! Enfin, l'eau ne manque pas, et on peut encore vivre longtemps quand on n'en est pas privé.

A midi, le canon du nord recommence à tirer sur nous, ainsi que celui de l'est, une cinquantaine de boulets seulement. Le tir est mauvais : les Boxeurs seuls semblent servir les pièces. Vers 3 heures, on aperçoit un ballon captif du côté du sud ; notre confiance augmente.

*Samedi, 11 août.* — Encore soixante coups de canon, aujourd'hui : en guise de boulets, ces pièces nous lancent n'importe quoi, des débris de marmites, des clous, des pierres, voire même des briques. Dans la soirée, nous découvrons encore et détruisons une mine au sud de la Grande Porte.

*Dimanche, 12 août.* — A 6½ heures du matin, explosion formidable ; une mine plus terrible que les autres éclate chez les Sœurs. Nous y courons tous. Heureusement la plupart des enfants et des religieuses étaient à la messe dans la chapelle, sans cela la moitié du personnel sautait. Les dégâts sont effrayants, toute la partie est du Jen-tsé-t'ang n'est plus qu'un amas de décombres : un cratère de 7 mètres de profondeur sur 40 de diamètre marque le lieu de l'explosion. Cinq marins italiens et leur officier ont disparu ; plus de 80 chrétiens, y compris 51 enfants de la crèche, sont enterrés pour jamais sous cet immense chaos. Malgré une pluie de balles, on vole au secours des blessés.

Le frère Jules-André, visiteur des Maristes, en sauvant une femme à moitié enterrée, est frappé à mort. C'était un homme d'une grande valeur, qui avait montré pendant tout le siège une intelligence, un dévouement, un courage tout à fait hors pairs.

Nos marins français, accourus de suite sur le lieu du sinistre, tuent une cinquantaine de Boxeurs qui essayaient de pénétrer : les autres prennent la fuite. Jusqu'au soir on travaille à rechercher les ensevelis ; nous retirons M. Olivieri, qui commandait le détachement italien : il est cou-

vert de  
marins  
blessur  
çais s'i  
pour de  
Depuis  
avons r  
nière e:

*Luna*  
la faim  
répétés  
d'espoir  
t'ang ;  
loin et

Dans  
d'Europ  
sautere:

A 4 h  
poste d  
deux jo

*Mardi*  
sud-est  
ves ; du  
peaux  
bombard  
des gens  
tire de t  
trouve l  
évidenn  
du soir,

vert de contusions ; cependant on le sauvera. De ces cinq marins, deux sont retrouvés encore vivants, mais leurs blessures ne laissent aucun espoir. Un poste de marins français s'installe au Jen-tsé-t'ang avec quelques séminaristes pour défendre au besoin la brèche qui a 80 mètres de large. Depuis 8 heures du matin, la canonnade n'a pas cessée : nous avons reçu plus de 100 projectiles. Nous sommes à la dernière extrémité !

\* \*

*Lundi, 13 août.* — Tout le monde souffre beaucoup de la faim : l'abattement est général, mais les coups de canon répétés que l'on entend au loin nous laissent encore un peu d'espoir. A 11 heures une nouvelle mine saute au Jen-tsé-t'ang ; grâce à Dieu, elle n'avait pas été poussée assez loin et les dégâts qu'elle cause sont relativement minimes.

Dans la soirée on entend les Boxeurs crier : " Les diables d'Europe approchent ; nous mourrons s'il le faut, mais vous sauterez tous avant. "

A 4 heures du soir, le brave marin Robours est tué à son poste d'une balle au front ; nous n'avons plus que pour deux jours de vivres, et quels vivres !

*Mardi, 14 août.* — Un combat terrible doit se livrer au sud-est : nous entendons le canon, les mitrailleuses, les salves ; du haut de l'église on constate la disparition des drapeaux chinois de dessus les murailles. A 11 heures le bombardement augmente : nous voyons passer des fuyards, des gens qui déménagent. Malgré les boulets qu'on nous tire de tous les côtés, l'espoir renaît dans les cœurs. On retrouve la parole, le sourire revient sur les lèvres, car c'est évidemment l'armée de secours qui attaque Pékin. A 5 h. du soir, une forte longue vue permet d'apercevoir sur les

murailles cinq officiers étrangers et un marin faisant des signaux vers l'est : non loin de là flotte un pavillon américain. Jusqu'à 9 heures les salves se multiplient : nous voyons emporter de deux à trois cents blessés chinois.

\*\*\*

*Mercredi, 15 août. — Fête de l'Assomption.* — Avant le jour, flambe une porte de Pékin vers l'est. De 7 h. à 9 h. le bruit du canon, des salves et des mitrailleuses devient incessant : l'armée donne probablement l'assaut. De nombreux soldats européens se voient à l'endroit où se trouvait hier les cinq officiers.

Nous avons espéré jusqu'à 9 h. du soir qu'on viendrait nous délivrer. Enfin, la bonne Vierge qui, le jour de sa glorieuse Assomption, a fait entrer les troupes dans Pékin, les enverra demain, s'il plaît à Dieu ! Il reste 400 livres de nourriture pour 3,000 personnes ! La Providence semble avoir compté les grains de riz ; qui aurait pu compter plus juste ?

*Jeudi, 16 août.* — Je venais de célébrer la messe de 6 h. et je faisais mon action de grâces sous une vérandah lorsque j'entendis des feux de salves violents d'une troupe nombreuse arrivant par le sud. Vers 7 h. 1/2 les feux s'étaient rapprochés sensiblement et avant 8 h. ils se faisaient entendre à 300 mètres de nous, derrière la porte de la Ville Jaune appelée Si-Hoa. Cette porte avait été fermée ; de nombreux soldats réguliers l'occupaient et, dans la rue qui part de cette porte pour aller au Palais Impérial, plusieurs très fortes barricades faites avec des sacs de riz, étaient défendues par au moins 1,500 hommes armés de fusils à tir rapide, sans compter les Boxeurs et les réguliers postés dans les maisons crénelées et percées d'embrasures.

Nos  
uns des  
des sold  
me atta  
je sonne  
Bugeau  
dehors ;  
nous. U  
garer de  
heure, u  
Jaune, v  
" — C  
cier hab  
Nous  
drapeau  
médiat"  
alors un  
nouvelè  
au drape  
mon coa  
taine jap  
" — F  
C'était  
" — C  
sauter."  
Et il r  
A ce n  
bleue, s'a  
" — C  
sont les  
cèrent qu  
les du né  
de la Cor  
Pendant

Nos gens montés sur les murs, crurent reconnaître, les uns des soldats européens postés derrière la Porte, les autres des soldats chinois, et nous ne savions si c'était une suprême attaque ou la délivrance qui se préparait. A tout hasard, je sonnai par trois fois sur le clairon la "Casquette du Père Bugeau". Aucune sonnerie, aucun hourrah n'y répondit du dehors ; mais, du dedans, une grêle de projectiles plut sur nous. Une bombe éclata à mes pieds : j'eus le temps de me garer derrière une colonne en briques. Au bout d'une demi-heure, un audacieux chrétien, monté sur le mur de la Ville Jaune, vint en courant et me dit :

" — Ce sont certainement des Européens : j'ai vu un officier habillé en blanc avec des galons. "

Nous avons déjà posé, au sommet de l'église, un grand drapeau français avec le signal : " Demandons secours immédiat ". Le Directeur du Séminaire et ses élèves portèrent alors un nouveau pavillon à 200 mètres plus au nord et renouvelèrent les sonneries de clairon. L'officier aperçu vint au drapeau ; on lui passa une échelle et il serra la main de mon coadjuteur qui était allé de ce côté. C'était un capitaine japonais. Il demanda :

" — Pouvez-vous ouvrir la porte de la Ville Jaune ? "

C'était impossible, vu notre petit nombre.

" — C'est bien, dit-il alors ; je vais essayer de la faire sauter. "

Et il repassa de l'autre côté du mur.

A ce moment on vit une nouvelle troupe habillée de bleue, s'avancer rapidement avec du canon.

" — Cette fois, me cria-t-on, il n'y a plus de doute, ce sont les Français. " Ils accoururent droit au drapeau, placèrent quelques échelles de leur côté et nous d'autres échelles du nôtre. En quelques minutes les cinquante hommes de la Compagnie Marty étaient chez nous avec leur chef. Pendant ce temps, les Japonais, escaladant le mur plus au

sud, avaient ouvert un battant de la Porte ; l'artillerie française, placée vis-à-vis, acheva l'œuvre et, malgré une fusillade de plusieurs milliers de coups de feu à la minute, on se précipita sur les barricades.

Les soldats d'infanterie de marine entrés chez nous avaient eu le temps de traverser nos établissements et d'aller prendre la grande barricade à revers après avoir escaladé, brûlé les maisons crénelées et passé à l'arme blanche leurs défenseurs.

La bataille était finie. Plus de 800 cadavres de Boxeurs ou soldats réguliers chinois gisaient à terre. Nous n'avions à déplorer que la perte de 2 hommes tués et de 3 blessés dont le commandant Marty.

Il était environ 10 heures. Depuis un quart d'heure le Ministre de France, M. Pichon, et le général Frey étaient au Pei-tang, inutile de dire qu'on s'est embrassé de bon cœur et mutuellement félicité. Nous étions délivrés et délivrés par les soldats français.

Voyag

Influenc  
Fem  
in

**E** m  
qu  
la  
pe  
gues vivar  
l'ascendan

Aussi, I  
nelle, je c  
de voyage.

Je les ai  
Sacred He

# Voyage et Aventures d'un Missionnaire

## DANS LE FAR WEST

Par le R. P. SAVINIEN, bénédictin

ANCIEN MISSIONNAIRE AU TERRITOIRE INDIEN

(Suite et fin).

**Influence des langues étrangères. — Shakespeare —  
Femmes indiennes bonnes et mauvaises. — Les  
interprètes. — Morts édifiantes. — Morts  
dramatiques.**

**U**E me souviens du temps où je désirais, sans espérance que mon souhait se réalisât, apprendre une ou deux langues étrangères, pour acquérir un peu de cette perfection qui doit venir de la connaissance des langues vivantes ; à présent, j'en suis arrivé à trouver excessif l'ascendant que l'anglais, surtout, prend sur moi.

Aussi, pour conserver encore l'usage de la langue maternelle, je continue à rédiger au moins en français mes notes de voyage.

Je les ai relues l'autre jour, ces notes de mon ministère, à Sacred Heart, dans l'Ouest, et sur le Missouri Pacific, et je

les ai trouvées assez intéressantes. *Olim haec meminisse juvabit.*

Ah ! Shakespeare, quel homme ! Dirai-je qu'il me ravit ? qu'il m'enchanté ? qu'il m'enivre ? C'est à peine si ces mots rendent ce qu'il me fait éprouver. Quel génie entre les génies ! Mon Dieu ! comme je souhaiterais que Shakespeare eût vu, avec ses yeux à lui, nos indiens, individus, nations, et dans leur ensemble, et qu'il nous eût parlé son verbe à leur sujet. Quelles tragédies il aurait pu faire ! Quelles nobles figures, surtout quelles héroïnes douces, chastes, modestes, il aurait su découvrir dans ces natures primitives ! Et il n'aurait pas manqué d'éléments dramatiques, de ces terribles éléments dramatiques, de ces contrastes que le péché a introduits dans l'histoire humaine de tous les peuples.

Chez nos Indiens comme chez les Blancs, on trouve un mélange de qualités et de défauts dont on ne tarde pas à se rendre compte pour peu qu'on vive quelque temps parmi eux.

Chez les femmes se révèlent parfois des sentiments de noblesse qu'on ne rencontre pas chez toutes les Européennes.

Voici, par exemple, Mme B\*\*\*, de la tribu des Kaws. Quelle gracieuse personne, au moral comme au physique ! Elle est de petite taille, mais sa figure est fraîche, souriante, encadrée de cheveux blonds (chose assez rare pour une Indienne) ; avec cela, une démarche de reine et la naïve simplicité d'une enfant. Elle a un véritable hercule pour mari, un grand fils, une fille de seize ans et une mignonne

petite en  
rivalise  
serviteu  
ch evaux  
les B\*\*  
sur la riv  
une acti  
et d'occu  
au cune d  
l'admire

Voici  
me belle  
mélodieu  
donner d  
tes lorsqu  
personnes  
moi, je n  
qu'elle es  
douceur.

Quelle  
les Frédé  
remarquer  
déjà dit : l  
et lorsqu'e  
que l'hom  
ment qua  
mains de  
publique  
dans des c  
moi-même  
vraisembl

petite enfant de neuf ans qui s'appelle Rose, et dont le teint rivalise d'éclat avec cette fleur. Elle a tout un monde de serviteurs à gouverner, sans parler de ses troupeaux de chevaux, de moutons, de bestiaux et de sa basse-cour ; car les B\*\*\* sont riches et leur ferme est une des plus belles sur la rive gauche de l'Arkansas. Cette femme se meut avec une activité douce au milieu de ce cercle d'affections pures et d'occupations rustiques, et jamais je ne l'ai vue démentir au cune de ses bonnes qualités pour lesquelles tout le monde l'admire et la bénit.

Voici encore Mme F\*\*\*, de la tribu des Choctaws. Femme belle et modeste autant que bonne, elle possède une voix mélodieuse comme le chant du rossignol et sait encore lui donner des inflections particulièrement douces et caressantes lorsqu'elle parle à son mari ou à ses enfants. Quelques personnes s'en moquent, croyant y voir de l'affectation ; moi, je ne puis pas m'empêcher de l'admirer, car je sais qu'elle est l'ange de son foyer sur lequel elle règne par la douceur.

\* \* \*

Quelle différence entre ces deux excellentes personnes et les Frédégonde au petit pied que j'ai eu l'occasion de remarquer quelquefois, surtout parmi les métisses ! Je l'ai déjà dit : la femme est toujours la femme dans tous les pays, et lorsqu'elle devient perverse, elle va plus loin dans le crime que l'homme. J'ai connu une Indienne qui a tué successivement quatre de ses maris : elle finit par tomber entre les mains de la justice. Une autre est accusée par la rumeur publique d'avoir empoisonné ou fait empoisonner son mari dans des circonstances particulièrement odieuses. J'ai assisté moi-même le mourant à ses derniers moments et il me paraît vraisemblable que sa mort n'a pas été naturelle.

Les femmes métisses vicieuses s'abandonnent au mal avec une véritable fureur ; elles sont alors vraiment effrayantes et leur repentir, quand elles reviennent à Dieu, est aussi violent que l'a été leur emportement dans le mal.

Une certaine classe d'Indiens métis, les interprètes, sont soumis à des tentations d'une espèce particulière, et ils n'ont pas la force d'y résister.

Employés par le gouvernement, par les *traders*, par les Blancs des États, par les fermiers des Indiens, enfin par toute sorte de personnes et pour toute espèce de trafic, ils développent leur esprit d'astuce, et leur aptitude à duper le prochain prend des proportions phénoménales. Lorsqu'il n'y a pas de contrôle possible, ils trompent en même temps et ceux qui les payent et ceux qui ne leur donnent rien ; le plus souvent ils s'arrangent de manière à recevoir des deux mains à la fois.

Ce fructueux manège a lieu surtout lorsqu'une enquête est ordonnée par le gouvernement de Washington, pour remédier à quelque abus de la part des agents ou des *traders* et faire droit aux plaintes des Indiens. Ces derniers payent l'interprète pour donner une expression fidèle à leurs griefs ; les *traders* et les agents, de leur côté, le payent aussi et très grassement pour expliquer l'affaire dans un sens tout différent. On prend gravement note des dires de l'interprète ; toutes les personnes présentes, y compris les Indiens accusateurs, y apposent leur nom ou leur signe, et le tout est expédié à Washington. Les pauvres Indiens s'étonnent que le *Grand-Père* (c'est ainsi qu'ils appellent le Président) soit si lent à agir et à redresser les torts qui font gémir ses enfants, les Peaux-Rouges. Nouvelles

réclamait  
enquête,  
comme l  
députatio  
interprète  
mence li  
rives du  
dances, a  
vage, su  
de la Car

L'un d  
justice d  
immorale  
à l'heure  
visiter, se  
aux pied  
de cent f  
" — C  
pitié de r  
Il reçu  
du repent

Une a  
celle de T  
Nous s  
mies. Un  
homme n  
nières, il le

réclamations plus urgentes que les précédentes, nouvelle enquête, nouvelles largesses à l'interprète, et tout se passe comme la première fois. Si l'on s'avise enfin d'envoyer une députation des notables de la tribu jusqu'à la capitale, l'interprète en fait nécessairement partie, et la comédie recommence là-bas, avec cette différence qu'elle se passe sur les rives du Potomac et dans le *Capitol Building* ou ses dépendances, au lieu d'avoir lieu dans le *wigwam* d'un chef sauvage, sur les bords de l'Arkansas, de la Rivière Rouge ou de la Canadienne.

\*\*\*

L'un de ces interprètes, qui, à ses autres dettes envers la justice divine, avait ajouté celle d'une vie profondément immorale, fit cependant une fin édifiante. Dieu l'attendait à l'heure de la mort. Quand j'appris sa maladie et pus le visiter, son corps n'était déjà plus qu'une plaie de la tête aux pieds. D'une voix faible et mourante, il répétait plus de cent fois par jour :

— O mon Dieu, ayez pitié de mon pauvre corps ! ayez pitié de ma pauvre âme !

Il reçut les derniers sacrements avec toutes les marques du repentir le plus sincère, et mourut dans la paix.

\*\*\*

Une autre mort qui me causa une vive émotion : ce fut celle de Tom Rhod.

Nous avons ici (à Pawhuska) une colonie de Pottowatomies. Un de ces Indiens, Tom Rhod, vint à mourir. Jeune homme naïf et pieux, mais taciturne comme tous ses congénères, il languissait depuis deux mois sur un lit de souff-

frances, et il était difficile de deviner ce qui se passait en son âme. Il me fit appeler soudain et me dit avec véhémence :

“ — Mon Père, je veux m'en aller ; entendez-vous, je veux m'en aller ; je n'ai rien qui me retienne ici sur la terre. Est-ce vrai ? Y a-t-il quelque chose qui me retienne ? ”

Tous ceux qui étaient présents étaient émus ! Je prends le pauvre enfant dans mes bras, et essuyant la sueur qui couvrait son pâle visage encadré de longs cheveux noirs, j'essayai de le calmer.

“ — Non, mon cher ami, rien ne vous retient ; seulement il faut vous en remettre au bon plaisir de Dieu : c'est Lui qui est le maître de la vie et de la mort.

“ Ah ! oui, Dieu ! il est mon Père, mon Père du Ciel ; je veux aller à Lui, je veux aller là-haut, là-haut, voir mon Père. ”

Dégageant son bras de mon étreinte, il montra le ciel d'un geste presque violent.

“ — Cher enfant, si je vous apportais le saint Viatique, croyez-vous que vous pourriez le recevoir ? ”

“ — Oui, je suis préparé ; je le désire. J'ai essayé souvent de prier, la souffrance m'en a empêché ; mais j'aime la sainte volonté de Dieu. ”

Une bonne Indienne s'assied alors sur le bord de son grabat et lui lut doucement les actes avant la communion, pendant que les autres allaient chercher des fleurs et préparaient la table avec une nappe blanche, le crucifix et les cierges. Après que l'Indien eût reçu la sainte Hostie, une paix céleste se répandit sur son visage et dura jusqu'à son dernier soupir.

Mon Dieu ! puisse ma mort ressembler à la sienne !

\*\*\*

Po  
rait-i  
Osaé  
En  
te qu  
signe  
chefs  
deux  
appor  
sur se  
me, e  
le sac  
fit ap  
tenait  
la mo  
de sor  
que l'  
tructi  
partie  
truche  
Ain  
ses fo  
veillan  
main  
à ses  
signe  
sa gain  
sa mai  
toujou  
Osc  
à Cath  
fait da  
pauvre  
être de  
est rep

Pour revenir à Shakspeare, quel parti son génie n'aurait-il pas su tirer de caractères, tels que celui du Séminole Osaéola, par exemple !

Environ une demi-heure avant sa mort, il se rendit compte que sa fin appochoait. Il ne pouvait plus parler que par signes : il fit comprendre qu'on devait envoyer chercher les chefs indiens et les officiers du fort. Il fit signe aussi à ses deux femmes et à ses deux charmants petits enfants de lui apporter son grand costume de guerre ; alors il se redressa sur son lit qui se trouvait sur le plancher, revêtit ce costume, ceignit sa ceinture de bataille, avec la poire à poudre, le sac de balles et son couteau à scalper dans sa gaine. Il se fit apporter de la couleur pour se farder et pendant que l'on tenait devant lui un petit miroir, il se peignit en vermillon la moitié du visage, le cou, les poignets et aussi le manche de son couteau : ce qui signifie, dans les mœurs indiennes, que l'on fait un serment irrévocable de guerre et de destruction, ou que l'on va mourir. Il arrangea avec un soin particulier son turban sur sa tête avec les trois plumes d'autruche qu'il aimait à porter.

Ainsi paré, il se reposa quelques instants pour recouvrer ses forces ; puis il se leva, debout avec un visage très bienveillant et un sourire aimable, il donna une poignée de main à tous les officiers, aux chefs de la tribu, à ses femmes, à ses petits enfants, au milieu d'un silence de mort. Il fit signe ensuite qu'on le recouchât ; alors, tirant lentement de sa gaine son couteau à scalper, il le saisit avec force dans sa main droite, croisa ses deux mains sur sa poitrine et, toujours souriant, expira sans effort, sans gémissement.

Oscéola, chef d'une tribu indienne, ne ressemble en rien à Catherine, épouse divorcée de Henri VIII ; pourtant il se fait dans mon esprit un rapprochement entre la mort de ce pauvre sauvage et la scène incomparable (la plus belle peut-être de tous les drames de Shakspeare) où la noble reine est représentée mourante.

Encore un fait digne des drames de Shakspeare. Je le trouve dans un des derniers numéros de notre petite périodique, *The Indian Advocate*.

Trois Indiens de la tribu des Sioux chevauchent à la file l'un de l'autre vers une élévation dans la prairie voisine de l'Agence. Ils sont condamnés à mort et l'heure de leur exécution approche.

Quelques mois auparavant, ils avaient levé l'étendard de la révolte, puis ils avaient été pris. Alors ils demandent une faveur ; non pas de vivre, non ! ils demandent seulement à ne pas mourir les mains liées derrière le dos et les yeux bandés, mais à pouvoir regarder la mort en face, à aller au devant d'elle, à cheval, le visage peint comme pour un combat, le fusil à la main, et le cri de guerre sur les lèvres.

L'officier du fort acquiesça à cette requête, et fit mettre à leur disposition un cheval et un fusil chargé à blanc.

Autour et à une certaine distance de la base de la colline, étaient rangés les vétérans de la guerre indienne. Ce ne sont pas des soldats de parade, ceux-là ! La haine brûle dans leurs cœurs et brillent dans leurs yeux ; car plus d'un compagnon d'armes a été scalpé par le terrible couteau des Indiens. Cependant aucun signe ne trahit leur impatience, pendant qu'ils suivent avec un intérêt poignant le drame auquel ils vont prendre part.

Les Indiens mettent d'abord leurs chevaux au petit trot. Le vent fait onduler les hautes herbes de la prairie comme la surface d'un grand lac ; un milan descend des profondeurs du firmament, l'oiseau de proie décrit un vaste cercle au-dessus des trois condamnés. En arrivant au sommet de la colline, les Indiens mettent pied à terre et semblent délibérer. Leurs chevaux paissent à côté d'eux.

Puis ils entonnent le chant de la mort. Les accents de l'hymne funèbre sont portés par le vent jusqu'aux oreilles des soldats. Ceux-ci voient le balancement rythmique du

corps des  
le plus h  
cité dans  
le cœur  
au plus l

Penda  
terrible r

Au lan  
bataille.

vages, et

ils pouss

sensée de

l'espace c

dissent ce

cercle de

l'épouvar

de fusil.

“ — A

Ce con

Les Sic

ter la bri

fusils, rec

“ — Jc

Plusieu

sur les sa

tent en sa

leur cour

peuvent

leur visag

flottants.

est un ir

scène ; ur

“ — Fe

Un lon

corps des Indiens au moment où leur lamentation s'élèvent le plus haut. Il y a de la solennité aussi bien que de la férocité dans cette scène. L'émotion le dispute à la haine dans le cœur des vétérans lorsque le chant des guerriers, monté au plus haut diapason, finit en un gémissement.

Pendant un instant, c'est un silence de mort. Puis un cri terrible retentit ; le cri de guerre des Sioux.

Au chant de mort a succédé le hurlement du signal de la bataille. Les trois Sioux s'élançant sur leurs chevaux sauvages, et font face aux troupes des Etats-Unis. De nouveau ils poussent leur terrible cri de guerre et d'une course insensée descendent le penchant de la colline pour franchir l'espace qui les sépare du bataillon. Leurs coursiers bondissent comme des léopards, comme s'ils espéraient briser le cercle de fer qui les environne et répandre encore une fois l'épouvante dans les rangs ennemis. Enfin les voilà à portée de fusil. Les tirailleurs sont immobiles.

“ — Apprêtez !... armes ! ”

Ce commandement, donné d'une voix calme, est exécuté.

Les Sioux avancent comme un ouragan. Ils laissent flotter la bride sur le cou de leurs poneys et, brandissant leurs fusils, redoublent leurs féroces hurlements.

“ — Joue ! ”

Plusieurs centaines de fusils s'abaissent, le canon dirigé sur les sauvages, qui tirent leurs cartouches à blanc et mettent en sang les flancs de leurs chevaux pour presser encore leur course effrayante. Ils sont si près que les vétérans peuvent voir maintenant le vermillon dont ils ont peint leur visage, leurs yeux ardents et leurs longs cheveux noirs flottants. Ils sont superbes, ces guerriers, et le commandant est un instant sous le charme tragique et sauvage de cette scène ; un instant seulement.

“ — Feu ! ”

Un long éclair, une salve retentissante. Un nuage de

fumée blanche se lève lentement, et trois chevaux sauvages débarrassés de leurs cavaliers, galopent follement, le cou tendu, la tête haute, puis s'arrêtent et se mettent à paître.

C'est fini : les condamnés ont subi leur sentence, leurs âmes indomptées sont devant le Grand Esprit.

Puisse-t-il leur avoir fait miséricorde !

**Ecoles de filles et de garçons. — Construction à l'américaine. — Débuts pénibles.**

Pendant l'hiver suivant, je fus cloué quelque temps sur un lit de douleurs par une attaque de rhumatisme aigu, qui me rendit absolument incapable de tout travail. Ce fut une rude épreuve pour moi et mon compagnon. Quand on est missionnaire, on ne devrait jamais être malade. Enfin les beaux jours me remirent sur pied.

Nos bonnes Sœurs commencent à s'habituer à leur nouvelle tâche. Elles étaient venues avec toute sorte de préjugés qu'elles dépouillent peu à peu.

\* \* \*

Dès que nous avons eu un petit noyau d'enfants pouvant parler l'anglais, l'idiome sauvage fut absolument interdit à nos élèves, et nous fûmes étonnés de la rapidité avec laquelle même les esprits les plus bornés acquirent la connaissance des mots anglais nécessaires. Les élèves (chose curieuse) apprennent plus vite à écrire qu'à lire ; la plupart, dès le premier jour, se sont mises à écrire lentement, mais très bien. Pour elles, c'est purement un art d'imitation : il ne s'agit que de reproduire les caractères qu'elles ont sous les yeux. On leur apprend aussi à coudre, à laver, à faire la cuisine, à cuire le pain, à tenir la maison propre.

Les J  
qu'ils no  
terre po  
modèle.  
nous eng  
commenc  
aider. Pe  
que de pe  
ront leur  
envoyées  
avisera.  
dont les l  
ka, prome  
sion (c'est  
Par sui  
traders or  
principau  
l'Agence  
Réserve,  
Indiens. M  
ment.  
Nous n  
l'américain  
rer le pat  
l'emplacement  
chons des  
ter les mat  
à la mécan  
extraira la  
troncs d'ar

En quatr  
lument vie

Les Indiens sont si contents du progrès de leurs enfants qu'ils nous ont concédé, par vote du conseil, 640 acres de terre pour y construire une école de garçons et une ferme modèle. Le Bureau des Missions catholiques à Washington nous engagea beaucoup à accepter cette donation et à commencer sur le champ à bâtir ; il promettait de nous aider. Pendant les premières années, nous ne prendrons que de petits garçons de huit ou neuf ans ; les Sœurs pourront leur faire la classe : quatre nouvelles religieuses seront envoyées de la maison-mère de Philadelphie. Plus tard, on avisera. Une personne très riche, Miss Catherine Drexel, dont les largesses nous aident à soutenir l'école de Pawhuska, promet de subventionner également Saint-John's Mission (c'est ainsi que s'appellera la nouvelle école).

Par suite de certaines intrigues, où un interprète et des *traders* ont exercé une pression sur le vieux chef et les principaux conseillers, c'est à 18 milles au sud-ouest de l'Agence dans l'une des parties les plus sauvages de cette Réserve, qu'est situé le terrain à nous concédé par les Indiens. Nous n'aurions, certes, jamais choisi cet emplacement.

Nous ne sommes pas en France ; il fallait procéder à l'américaine, c'est-à-dire vite, sous peine de nous voir retirer le patronage du Bureau indien. Nous arrêtons donc l'emplacement des constructions provisoires, nous embauchons des ouvriers blancs du Kansas, et faisons transporter les matériaux : quincaillerie, planches de sapin coupées à la mécanique, briques et ciment. Sur les lieux mêmes, on extraira la pierre pour les fondements et on abattra les troncs d'arbres nécessaires à la construction.

\* \*

En quatre mois, c'est fait. Au milieu d'une nature absolument vierge, près d'un gros *creek*, fréquenté jusqu'alors

seulement par les loups et les chats sauvages, s'éleva comme par enchantement un bâtiment d'école semblable à celui de l'Agence, avec une petite chapelle, quatre chambres spacieuses pour les Sœurs, un grand dortoir en haut pour les enfants, les classes et le refectoire en bas ; tout cela en belles planches de sapin fixées artistement sur une charpente à la fois légère et solide. C'est dans ce style que sont faites toutes les belles résidences du Territoire indien et aussi dans bien des États. Ce genre de maisons s'appellent *frame-houses*, et peut être rendu très confortable.

Les dépendances, cuisine, chambre à lessive, magasin de provisions, écuries, sont faites en troncs d'arbres, ainsi que la maison du chapelain et celle du domestique. Les deux hommes qui m'ont accompagné à Sacred Heart mission, lorsque j'y transportai des enfants, ont charge de défricher dix acres de terre pour en faire un champ et de couper une provision de bois pour l'hiver. Ils ont établi leur camp à une demi-lieue au sud. Un mobilier suffisant pour les Sœurs et trente enfants est acheté et expédié par les soins du Bureau indien et transporté à la mission. Le Père Félix installa les nouvelles Sœurs, me nomma leur chapelain, et l'école est déclarée ouverte.

\* \* \*

Les premières Sœurs que l'on envoya dans ce désert eurent beaucoup à souffrir. A la tombée de la nuit, elles entendaient les hurlements des loups, puis tout à coup un grand silence se faisait et, un instant après, les fauves étaient là, sous leurs fenêtres, le nez contre les vitres, attirés par l'éclat de la lampe qui brillait au loin à travers les ténèbres. On croit communément que le feu éloigne les bêtes sauvages ; il n'en est pas toujours ainsi. Le feu a, au contraire, bien souvent pour effet d'exciter leur curiosité,

en sorte  
à distanc  
ves aimer  
bien ce fa  
pour les t

Un soir  
le lointai  
pents, les  
l'écurie, a

Tout ce  
peine à l  
Il était te  
l'occupati  
retourner  
garçons a

**Perdu**

Il y av  
John et d  
kansas, le  
carrière d  
grand ém  
duisit, et  
sous la te

C'était  
tous les jo  
dans ma  
long sur  
bibliothèq

en sorte que si nulle barrière ne se rencontre pour les tenir à distance et qu'il ne paraisse y avoir aucun danger, les fauves aiment à voir le feu de près. Les Indiens connaissent bien ce faible des animaux sauvages, et le mettent à profit pour les tuer plus facilement.

Un soir, nous entendîmes, mais faiblement et comme dans le lointain, le cri de la panthère. Quelques malheureux serpents, les derniers de la saison, vinrent se faire tuer dans l'écurie, autour de la maison et jusque dans la cuisine.

Tout cela épouvantait les bonnes religieuses et j'eus mille peine à les empêcher de tomber dans le découragement. Il était temps que les premiers élèves, en leur donnant de l'occupation, vissent les distraire ; elles parlaient déjà de retourner en Pennsylvanie ; en sorte que notre école de garçons aurait été fermée avant même d'avoir été ouverte.

#### **Perdu au milieu des bois. — Nuit à la belle étoile.**

Il y avait un mois que j'étais chargé de l'école de Saint-John et de toute cette partie de notre Réserve jusqu'à l'Arkansas, lorsque m'arriva l'aventure la plus célèbre de ma carrière de missionnaire. Je dis *célèbre*, car elle causa un grand émoi dans toute l'Agence, au moment où elle se produisit et fit dans la suite les frais de bien des conversations sous la tente et autour des feux de bivouac de nos Indiens.

\* \* \*

C'était vers le milieu du mois de novembre. Il avait plu tous les jours précédents et je me trouvais bien à l'étroit dans ma petite maison en troncs d'arbres, de dix pieds de long sur dix pieds de large, où le lit, la table, le poêle, la bibliothèque prenaient toute la place et me permettaient à

peine de me retourner. Aussi saluai-je avec enthousiasme le retour du beau temps. Dès que le soleil se prit à luire, après ma messe et mon déjeuner, je dis aux Sœurs que j'allais un peu me dégourdir les jambes dans la forêt et que je serais de retour pour midi.

J'avais déjà fait plusieurs fois, à pieds et à cheval, le tour de notre immense propriété ; mais je n'avais guère exploré au delà. Je résolus de pousser un peu plus avant. Comme il faisait beau et que je voulais être le plus alerte possible, je partis en bras de chemise, tête nue, en gros pantalon de toile et botté. Ce n'était certes pas le costume clérical ; mais je n'avais aucune visite à faire, aucune interview à subir, sinon peut-être de la part de quelque sauvage ; de meilleurs habits auraient couru de grands risques au milieu des broussailles. Je laissai aussi à la maison mon pistolet à deux coups, pensant n'en avoir nul besoin.

\* \* \*

Un *creek* large et profond délimite notre propriété au Sud-Ouest ; je résolus de le suivre afin de n'avoir qu'à remonter son cours lorsque je voudrais revenir. Rien de plus simple en apparence. Je mis donc ce plan à exécution, passant tentôt sur la rive droite, tentôt sur la rive gauche, admirant les rochers, les cascades, les amas de bois tombés en travers du *creek* et qui formaient des barrages.

Vers les dix heures, je rebroussai chemin, marchant d'abord lentement, puis plus vite, durant une heure, deux heures, trois heures. Mais il se passait quelque chose d'étrange, je ne reconnaissais plus le *creek* ; le paysage n'était plus le même qu'au matin. Je me trouve près d'une colline avec des rochers empilés les uns sur les autres dans un désordre des plus pittoresques. Seulement, seulement, il n'y a pas à se faire illusion, je suis perdu. Je gravis la colline

dans l'es  
indien, c  
qui me  
la colline  
et puis  
une belle

Précéd  
j'étais à  
chez les  
Réserves  
quelque  
dans la  
sans pro  
assaillire  
et, au li  
mauvais

Un vi

“ — M  
moment-  
simpleme  
de plus.  
vous élo  
dre irrér  
idées s'é  
se fût ap  
à votre r  
ment que

Très l  
donné pl

Je con  
une dire

dans l'espoir de découvrir ma mission, ou quelque *wigwam* indien, ou peut-être dans le lointain, une colonne de fumée qui me donne une indication. Mais non, rien : du haut de la colline, dans toutes les directions, je n'aperçois que le ciel et puis des bois, des bois, des bois partout. Me voilà dans une belle situation.

Précédemment, quand il m'était arrivé de me perdre, j'étais à cheval, j'avais quelques provisions sur moi, j'étais chez les Potts, les Séminoles ou les Chickasaws, dont les Réserves sont sillonnées de sentiers conduisant toujours à quelque maison ou cabane indienne. Mais là je me trouvais dans la partie la plus sauvage de la plus sauvage Réserve, sans provision, sans chemin et sans armes. Ces pensées assaillirent mon esprit toutes ensemble, tumultueusement et, au lieu d'améliorer la situation, la rendirent bien plus mauvaise.

Un vieil Indien me dit plus tard :

“ — Mon fils, ce que vous aviez de mieux à faire en ce moment-là, c'était de vous asseoir ; oui, vous asseoir tout simplement, là où vous vous trouviez et ne pas faire un pas de plus. Dans le trouble où vous étiez, vous ne pouviez que vous éloigner de plus en plus de votre mission et vous perdre irrémédiablement. Au contraire, en vous asseyant, vos idées s'éclaircissaient, et vous attendiez jusqu'à ce que l'on se fût aperçu que vous ne reveniez pas ; on se mettait alors à votre recherche et on vous retrouvait d'autant plus facilement que vous vous étiez arrêté plus tôt. ”

Très bon conseil, mais pourquoi ne me l'avait-on pas donné plus tôt !

\* \* \*

Je commence à avancer d'un pas surexcité, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; je grimpe sur un

arbre pour regarder encore au loin. Je n'aperçois rien... et je n'entends rien que le tic-tac de ma grosse montre et les battements violents de mon propre cœur, il est déjà quatre heures du soir ; le soleil touche presque le bord de l'horizon ; j'ai une faim dévorante et je suis épuisé de fatigue. N'importe, je ne veux pas abandonner la partie.

Je m'engage dans une éclaircie de la forêt où il n'y a pas un seul arbuste ou buisson, rien que des herbes plus hautes que moi. Une espèce de sentier assez capricieux me conduit par un détour à un endroit où deux bêtes énormes avaient dû coucher quelques heures auparavant, la forme de leur corps était visible sur les herbes penchées et écrasées ; mais étaient-ce des chevreuils ou des panthères, impossible de le dire. Je me hâtai de regagner la forêt, et je continuai de marcher, sans but, sans espoir, machinalement, jusque vers sept heures du soir. Alors la nuit devint si noire qu'il eût été dangereux d'aller plus loin quand même mes forces n'eussent pas été épuisées comme elles l'étaient.

Je m'arrêtai donc là où je me trouvais et me mis à chercher à tâtons à la surface du sol de petits morceaux de bois et des feuilles sèches. Heureusement il n'en manquait pas ; en quelques instants je fis une bonne flambée ; à sa lumière je me hâtai de ramasser tout ce que je pus rencontrer sous les arbres à quinze ou vingt pas à la ronde. Je me trouvais dans un bosquet de *Black-jacks* (chênes bâtards) nains et rabougris, non loin d'un *creek* à droite et d'une clairière à gauche.

\* \* \*

J'avais le loisir de repasser dans mon esprit les incidents de la journée. Je pensai à la folie que j'avais commise en m'aventurant ainsi dans une région aussi sauvage. J'aurais éprouvé quelque consolation dans ma détresse si je m'étais

perdu, ce  
Tout ce  
mon mal  
le Rosaire  
nuit dans

Le feu  
couvertur  
devait de  
sûr qu'ell

Vers le  
donner un  
cette nuit  
dans ma t  
tuns visita  
saiient pa  
m'appeler  
cela me re  
en trompe  
midable,  
sais m'avo  
effet de me  
pèdes. J'en

Mais il y  
il était par  
tendisse le  
meurs ne r  
source en c  
Mon bois d  
vision. Or  
terre aussi  
Il me fa

perdu, comme le Père Félix, en allant secourir un malade. Tout ce que je pouvais faire maintenant, c'était de prendre mon mal en patience. N'ayant pas de bréviaire, je récitai le Rosaire à la place, puis fis mes préparatifs pour passer la nuit dans une sécurité et un confort relatifs.

Le feu devait tant bien que mal suppléer au défaut de couvertures dont le besoin se fait sentir en novembre ; il devait de plus servir à intimider les bêtes sauvages, j'étais sûr qu'elles n'oseraient pas m'attaquer auprès du feu.

Vers les dix ou onze heures, une bande de loups vint me donner une sérénade. J'aime bien la musique ; pourtant, cette nuit-là, je ne pus y prendre aucun plaisir. Je cherchais dans ma tête un moyen de me débarrasser de ces importuns visiteurs. Un instant, au milieu du bruit qu'ils faisaient par leurs hurlements, je crus entendre quelqu'un m'appeler par mon nom. C'était une illusion ; cependant cela me rendit service, car je mis aussitôt mes deux mains en trompette autour de ma bouche, et poussai un cri formidable, pour diriger les recherches de ceux que je supposais m'avoir appelé. Cela n'amena personne, mais eut pour effet de mettre en fuite instantanément les poltrons quadrupèdes. J'en ris tout seul et je me demandai :

Je suis donc un foudre de guerre ?

Mais il y a autre chose que des loups dans nos forêts, et il était parfaitement possible qu'avant la fin de la nuit j'entendisse le miaulement de la panthère ; celui-là, mes clameurs ne réussiraient pas à m'en débarrasser. Ma seule ressource en ce cas était de garder un bon feu bien flambant. Mon bois diminuant, il me fallait en faire une nouvelle provision. Or, j'avais déjà ramassé tout ce qui se trouvait par terre aussi loin que la flamme pouvait m'éclairer.

Il me fallut alors sauter pour atteindre les premières

branches des arbres et les casser. Quelques-uns venaient facilement ; d'autres pliaient sans se rompre, et j'avais à me livrer à un exercice de gymnastique des plus invraisemblables. Certaines branches cassaient subitement et m'envoyaient rouler à terre.

Cet exercice dura une bonne demi-heure et contribua plus que le feu à me réchauffer ; mais ensuite je ne pus me rendormir comme je l'aurais bien désiré. Bientôt la fatigue de me tenir assis contre un tronc d'arbre et le besoin de m'étendre par terre se firent impérieusement sentir. Je me couchai donc auprès de mon feu ; et par bonheur aucun autre incident ne survint jusqu'au matin.

\* \* \*

De temps en temps je regardai ma montre ; c'était un vrai plaisir pour moi d'entendre son tic-tac dans le silence de la nuit ; cela me faisait l'effet d'une personne qui m'aurait tenu compagnie dans ma détresse. Une circonstance heureuse pour moi fut que, vers une ou deux heures du matin, le ciel se couvrit, les étoiles disparurent toutes l'une après l'autre, et je n'eus pas à redouter la nouvelle épreuve d'une abondante rosée pendant les quatre ou cinq heures qui précèdent la lever du soleil. Cela eût été une sérieuse calamité, vêtu légèrement comme je l'étais, et épuisé de fatigue et de faim. Cela m'aurait certainement amené une crise de fièvre, et je pouvais m'en passer.

À sept heures du matin, heure réglementaire du déjeuner, je dus le remplacer par une fervente prière. Maintenant que faire ? Il m'était impossible de dire où était ma mission, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest ? J'avais trop fait de tours et de détours ; et quoique, peut-être, je n'en fusse qu'à quatre ou cinq milles de distance, je ne savais dans

quelle c  
à vingt  
part en  
était d'e  
pauvres  
au soleil

C'était  
prairies,  
faisait h  
fruit sau  
petit ois  
faiblesse  
de l'herb  
Vers dix  
glands, n  
séparant  
nes, j'essa  
substanti  
pourtant  
pourrait l  
ternative

Je me c  
midi. Ce  
rayons du  
mon rosai

J'arriva  
duquel se  
vue ils s'en  
dans l'espc  
Osages ain

quelle direction je devais me diriger ; mais l'Agence, située à vingt milles de la Mission, était certainement quelque part entre le Nord et l'Est. Je pensai donc que le plus sage était d'aller vers elle, en ligne droite et aussi vite que mes pauvres jambes pouvaient me porter. Je m'orientai grâce au soleil qui, juste à ce moment, sortit des nuages.

C'était le deuxième jour de marche à travers les bois, les prairies, les *creeks*, les collines et les vallées. La faim me faisait horriblement souffrir et je ne pus trouver un seul fruit sauvage, la saison étant passée. J'essayai de tuer un petit oiseau avec une pierre, mais je le manquai, autant par faiblesse que par maladresse. Je pris des feuilles sèches et de l'herbe, mais impossible de les mâcher et de les avaler. Vers dix heures je ramassai au pied d'un chêne quelques glands, mais tout pourris et rongés par les vers. Néanmoins, séparant soigneusement avec mon couteau les parties saines, j'essayai de les manger. Oh ! que c'était amer et peu substantiel ! Je rejetai ce que j'avais dans la bouche, et pourtant je remplis mes poches de ces glands, pensant qu'il pourrait bien venir un moment où je n'aurais d'autres alternatives que de les manger ou de mourir de faim.

Je me couchai dans les hautes herbes et dormis jusqu'à midi. Cela me fit du bien de reposer ainsi étendu sous les rayons du soleil. Ensuite je récitai la deuxième partie de mon rosaire et me remis en route.

\* \* \*

J'arrivai alors près d'un joli petit cours d'eau sur le bord duquel sept chevreuils cherchaient un peu d'herbe. A ma vue ils s'enfuirent. Je suivis quelque temps ce ruisseau dans l'espoir qu'il me mènerait à un camp indien, car les Osages aiment à s'établir près des cours d'eau.

En effet, j'arrivai bientôt à un groupe de *wigwams* indiens. Un peu plus loin, je reconnus un *trail* qui n'avait pas servi peut-être depuis des années, car, par endroits, l'ornière des voitures était complètement effacée. Toutefois je pensai qu'il me conduirait à un *settlement* et je résolus de le suivre. Mais mes forces diminuaient et je commençai à penser que bientôt je ne pourrais plus faire un pas.

Vers trois heures de l'après-midi, il me fut impossible d'aller plus loin. Je me couchai de nouveau dans les hautes herbes et me livrai aux pensées les plus mélancoliques : " Dans quelle anxiété, me disais-je, les Sœurs et le Père Félix doivent se trouver à mon sujet ! Certainement à cette heure, on est à ma recherche. Ai-je bien fait de m'éloigner ainsi de mon campement de la nuit précédente ? Viendra-t-on jusqu'ici avant que je sois mort de faim et de fièvre ? "

Tout à coup je fus surpris d'entendre le son d'une clochette. Je pouvais à peine le croire. Je me levai tout ému je gravis une petite colline et j'aperçus une mule au cou de laquelle était la clochette, et un peu plus loin trois femmes indiennes qui faisaient des fagots.

Je m'avançai vers elles, et à ce moment j'étais si faible que mes genoux frappaient l'un contre l'autre ; une pierre céda sous mes pieds, c'en fut assez pour me faire tomber tout de mon long par terre. Les bonnes Indiennes me regardaient avec une compassion évidente. Quand je leur eus dit en osage que je n'avais rien mangé depuis deux jours, elles me montrèrent le sentier conduisant à leurs demeures.

\* \* \*

J'arrivai devant un *wigwam* ; un jeune indien était sur le seuil, assis par terre et chantant un refrain de danse sauvage. Hélas ! je n'étais d'humeur ni à chanter ni à danser.

Je lui di  
rais de  
dire : "  
ressembl  
ge noirci  
ma chem  
tés, enfin  
J'insistai

Alors i  
se trouva  
nord. Un  
dans sa b

" — P  
que ferai

J'avais  
à l'agence  
reconnut  
tre ; va, c

C'était  
amena d  
délicieux  
Il me sera  
tit avec le  
vif plaisir  
nos pauvr  
fois, au n  
hôte semb

Quand j  
Il les trou

Je lui dis que j'étais *Wakoudah Tapuska* et que je mourais de faim. Il me regarda d'un drôle d'air, comme pour dire : " Vous, le prêtre ? Allons donc ! " Et vraiment, je ressemblais plutôt à un malheureux rouleur, avec mon visage noirci par la fumée de mon camp de la nuit précédente, ma chemise en lambeaux, mes bras et mes mains ensanglantés, enfin mes bottes et mon pantalon couverts de boue. J'insistai cependant, avec l'éloquence du désespoir.

Alors il se leva et me conduisit dans un joli terrain où se trouvait caché un autre *wigwam* à l'abri du vent du nord. Un vieil indien s'y tenait drapé majestueusement dans sa *blanket*. Celui qui m'accompagnait lui dit :

" — Père, voici un homme qui prétend être le prêtre ; que ferais-je de lui ? "

J'avais rencontré le vieillard peu de temps auparavant, à l'agence, et lui avait fait cadeau d'une médaille. Il me reconnut sur le champ, et dit : " Oui, mon fils, c'est le prêtre ; va, donne-lui à manger et traite-le bien. "



C'était la fin de ma longue épreuve. Le jeune Indien me ramena dans sa tente et mit devant moi le repas le plus délicieux que j'aie mangé de ma vie. Quel en était le menu ? Il me serait difficile de le dire ; mais le souvenir de l'appétit avec lequel je l'attaquai me cause encore aujourd'hui un vif plaisir. Moi qui avais si souvent fait le dégoûté lorsque nos pauvres Indiens m'invitaient à leurs repas, pour une fois, au moins, je trouvai leur cuisine irréprochable. Mon hôte semblait jouir de mon appétit.

Quand j'eus fini, il demanda les détails de mon aventure. Il les trouva tellement comiques qu'il se renversait par

terre, pour mieux rire et se roulaît ; quand je tirai de ma poche la provision de glands, je crus qu'il allait étouffer ; il poussait des clameurs qui firent trembler le wigwam.

\* \* \*

Il voulut m'emmener chez un voisin, à deux kilomètres de là, et, pour lui faire plaisir, j'y consentis. Il attela aussitôt ses mules à un wagon et nous fûmes bientôt arrivés. Là, il fallut de nouveau raconter mon histoire, et on nous servit à tous deux un repas. Ma foi ! j'avais un si bel arriéré de compte à régler que je ne me fis pas prier pour recommencer à manger.

Ensuite nous allâmes chez un deuxième, où nous fûmes traités de la même façon ; puis chez un troisième. Mon ami se disposait à me faire faire ainsi le tour du settlement ; décidément, après m'avoir arraché aux horreurs de la famine, il allait me faire mourir d'indigestion.

\* \* \*

Mais une espèce de réaction se faisait dans tout mon être ; la surexcitation nerveuse qui m'avait soutenu jusqu'alors faisait place à une prostration qui ne me permettait même plus de me tenir debout. Le brave garçon s'en aperçut et s'empressa de me ramener chez lui.

J'étais profondément endormi avant qu'il eût dételé ses mules. Il me prit délicatement dans ses bras, me déposa sans m'éveiller sur un tas de branches de sapins couvertes de peaux et me couvrit comme une mère aurait pu faire pour son enfant.

Aux pre  
vinrent po  
au milieu  
demi-voix  
me firent a  
Dans les E  
ne rit jama  
les éclats d  
enfin l'un s  
poignée de

Le lende  
peu près à  
qu'il n'épro  
l'Agence, p  
les traders.

Quand j  
monde com  
croyait bel  
Irlandais, n  
pour aller à

— Pour  
buzards son  
chons de ra  
sépulture h

Il était u  
Dès le soir  
avaient fait  
le Père était  
matin, il av  
une battue

Aux premières heures de la nuit, de nombreux Indiens vinrent pour voir le *Wakoutah Tapuska* qui s'était perdu au milieu du bois. Ils remplissaient la loge et causaient à demi-voix autour du feu. A un moment je m'éveillai. Ils me firent asseoir et raconter de nouveau toute l'aventure. Dans les Etats de l'Est, on croit généralement qu'un Indien ne rit jamais. Il aurait fallu entendre les exclamations et les éclats de rires de ces bons sauvages. Ils s'en allèrent enfin l'un après l'autre, non sans m'avoir donné chacun une poignée de main.

Le lendemain, mon hôte m'informa que je me trouvais à peu près à égale distance de l'agence et de ma Mission et qu'il n'éprouverait aucun dérangement à me transporter à l'Agence, parce qu'il avait quelques emplettes à y faire chez les *traders*.

Quand j'arrivai à Pawhuska, je fus reçu par tout le monde comme un homme qui sortirait du tombeau. On me croyait bel et bien mort ; à ce moment-là même, un brave Irlandais, marié à une Indienne, organisait une expédition pour aller à la recherche de mes reliques :

“ — Pour sûr, disait-il, le Père est mort ; les loups et les buzzards sont en ce moment à se disputer son cadavre ; tâchons de rapporter au moins ses os pour leur donner une sépulture honorable.”

Il était urgent d'avertir le père Félix de mon retour. Dès le soir du premier jour de ma disparition, les Sœurs avaient fait partir un homme à cheval pour l'informer et le Père était arrivé chez moi au milieu de la nuit. Dès le matin, il avait envoyé chercher des Indiens pour organiser une battue en règle dans toute la forêt. On avait découvert

mes traces, trouvé encore un peu des cendres chaudes du foyer que j'avais allumé et remarqué plusieurs endroits sur le bord des *creeks* où, le pied me manquant, j'avais roulé jusqu'au fond. Ils en avaient conclu que je m'étais probablement noyé ; comme la journée était très avancée, ils renrirent au lendemain la recherche de mes restes.

Le lendemain, une première expédition ne donna aucun résultat et le Père Félix était au désespoir, aussi bien que les Sœurs, lorsqu'un homme à cheval arriva de Pawhuska, apportant un mot écrit de ma main. En lisant cette note, le bon Père ne put contenir son émotion ; il se mit à rire et à pleurer en même temps. Il arriva à Pawhuska et me combla de soins durant quatre ou cinq jours, jusqu'à ce que je fusse bien remis.

DANS

Des Père

Mgr Hacq  
dant Hours  
la relation s  
donne des re  
Soudan fra

Départ.

étape

bamb

**L**E vier  
une  
peri  
sera  
voyage dan  
fleuve ou  
Haut Sénég  
Vers le m  
le P. Barb  
avoir l'honn

## DANS LA BOUCHE DU NIGER

Par Mgr HACQUARD

*Des Pères Blancs d'Alger, vicaire apostolique du Sahara*

Mgr Hacquard, le vénéré compagnon de voyage du commandant Hourst dans sa mémorable exploration du Niger, a écrit la relation suivante sur une excursion qu'il vient d'accomplir. Elle donne des renseignements précieux sur une région inconnue du Soudan français.

**Départ. — Personnel de la caravane. — Première étape : la mission de Singabougou. — Village bambaras. — Abondance des biens de la terre. — Un village en goguette.**

**J**E viens de faire, dans l'intérieur de la bouche du Niger, une exploration apostolique que je vous demande la permission de raconter avec quelques détails, ne serait-ce que pour vous édifier sur la façon dont on voyage dans la brousse, en-dehors de la voie commode du fleuve ou de la route de ravitaillement organisée entre le Haut Sénégal et le Niger.

Vers le milieu de février, nous nous mettions en route, le P. Barbé et moi, avec une petite caravane dont je vais avoir l'honneur de vous présenter les principaux membres.

Commençons par ceux qui nous touchent de plus près : deux chevaux pris dans nos écuries : *Bijou*, modeste et vieux serviteur, calme et sans prétention, sera ma monture ; *Télégraphe*, qui portera le P. Barbé, doit son nom singulier à son allure fulgurante, d'après les uns ; mais ses ennemis (qui n'en a pas ?) prétendent que son mauvais caractère oblige à l'isoler comme le fil télégraphique. Les deux opinions n'étant pas inconciliables, ne nous attardons pas à les discuter.

Voici en ligne sept robustes Bambaras de Ségou, enchantés de partir avec des *Toubabou Mori* (prêtres européens) qu'ils connaissent. Ils contemplent sans terreur les sept colis qui vont leur être confiés : une chapelle, deux lits de camp, deux ballots d'effets personnels, une petite cantine-popote et enfin, le trésor de la colonne, représenté dans la circonstance par un sac de *cauris*.

Les approvisionnements consistent en un bidon et un fusil de chasse ; l'hospitalité indigène fera le reste et Celui qui nourrit les passereaux voudra bien en faire descendre quelques-uns dans la casserole de Mouça, notre cuisinier ; comptons sur le grand intendant.

Celui que son rang désigne comme *Kountigni* (chef) de ses camarades, indique à chacun son paquet. Les porteurs enlèvent leurs *boubous*, les tordent et les enroulent pour faire tampon, les posent sur leurs têtes, se chargent et se mettent en route, en échangeant avec l'assistance les souhaits d'usage.

Les deux derniers et très importants serviteurs sont Mouça et Lamadou, deux catéchumènes, l'un Bambara, l'autre Toucouleur. Ils ne pourraient pas entrer en service chez Harpagon, n'ayant pas assez de faces à leur habit pour représenter chacune de leurs multiples fonctions : ils seront à la fois cuisiniers, domestiques, palefreniers, courriers, intendants, interprètes, etc. Ils sont un peu émus en pensant à

cette loi  
nous pro  
" Proce

A la f  
encore e  
bougou,

Il y a  
sion a ét  
talés, gr  
grâce au  
de hâte:

Les Sc  
chapeau  
qu'une h  
et des na  
verrons  
une vrai  
dirigeant  
mais on  
œuvre ut  
le labour  
on est he

Jusqu'  
alluvions  
D'heur  
avec des  
famille e

cette longue course dans l'inconnu. Il faut donc partir vite : nous prenons rapidement congé de nos confrères et en selle ; "*Procedamus in pace in nomini Domini !*"

\* \*

A la fin de notre première étape, nous nous retrouvons encore en famille à Notre-Dame du Saint-Rosaire de Singabougou, à 25 kilomètres à l'est de Ségou.

Il y a six semaines que l'emplacement de la nouvelle mission a été choisi et déjà Missionnaires et Sœurs y sont installés, grâce à l'activité du P. Ficheux et de ses confrères, grâce aussi à l'empressement des villages voisins, heureux de hâter l'établissement des Missionnaires au milieu d'eux.

Les Sœurs ont déjà des cases vraiment riantes sous leurs *chapeaux* de paille tout neufs. Les Missionnaires n'ont encore qu'une habitation rudimentaire comprenant quatre piquets et des nattes. On bâtit leur palais définitif ; au retour nous verrons des merveilles ; il y a près de cent travailleurs, c'est une vraie fourmilière. Nos confrères sont partout à la fois, dirigeant la construction sous le chaud soleil du Soudan ; mais on travaille pour le Bon Maître, on sent que l'on fait œuvre utile, et comme l'oiseau qui construit son nid, comme le laboureur qui prépare son champ, on ne plaint pas sa peine, on est heureux de penser au résultat.

\* \*

Jusqu'au Bani, affluent du Niger, le sol est formé par des alluvions et se montre remarquablement fertile.

D'heure en heure, on rencontre un beau village bambara avec des cases coniques à terrasses en terre battue. Chaque famille en possède un certain nombre, ouvrant sur une cour

fermée par une palissade, c'est le *tata* d'un tel ; l'ensemble est généralement entouré lui-même d'une muraille protectrice, rappelant l'ère des guerres de village à village. Parfois, lorsque plusieurs groupes sont venus successivement au même endroit, chacun forme un quartier distinct éloigné des autres d'une portée de fusil ; le village est alors composé de plusieurs *soukalas* dont chacune est entourée de son *tata* crénelé.

Avant l'occupation française, on se battait souvent de l'une à l'autre ; on se provoquait, on s'insultait comme au temps d'Homère, et lorsqu'une tête dépassait la crête du mur, elle était saluée d'une volée de flèches ou d'une grêle de balles. Aujourd'hui on est plus calme, les vieux racontent aux jeunes ces temps héroïques, non sans une expression de regrets. On se contente de se faire des niches ; elles ont leur dénouement devant le commandant du Cercle, qui condamne les mauvais plaisants à l'amende ou à la prison. Cette conclusion désagréable est redoutée et la crainte qu'elle inspire devient de plus en plus le commencement ou la continuation de la sagesse.

En cette saison les Bambaras sont riches : les greniers débordent de mil, maïs, haricots, arachides, et les récoltes sont encore en partie dans les champs, en monceaux recouverts de paille. Aussi on consomme largement ; c'est le moment où il fait bon vivre. On a tant de mil qu'il faut bien faire de la place avant l'hivernage. Vive le *dolo* ! les Calebasses circulent de main en main dans les cercles des désœuvrés, et la gaité est peut-être un peu plus bruyante que ne le souhaiteraient les voyageurs.

Dans un village — que je ne citerai pas pour son bon renom, — il nous est impossible de fermer l'œil. L'accueil a été des plus sympatiques ; on nous salue, on nous serre les mains avec effusion ; les plus expansifs pressent tendrement nos porteurs dans leurs bras. Nous nous asseyons à l'ombre. On apporte du *dolo* ; nous en prenons raisonnablement et les porteurs selon leur capacité, qui n'est pas mince. Je demande de l'eau et du mil pour les chevaux ; on apporte du *dolo*. Je réitère ma demande ; on rit aux éclats, et on rapporte du *dolo*.

Mais voici le *dougoutigi* (chef du village), vieillard vénérable, au bonnet crasseux posé sur l'oreille. Ses titubations ont une amplitude proportionnée à sa haute situation et mettent en gaité les spectateurs. Je le prends par le bras pour le soutenir et lui adresse à nouveau ma supplique.

M. le Maire réclame une nouvelle calebasse de *dolo* ; alors le rire de l'assemblée devient convulsif, on se tord, on se roule à terre ; à moi, les bras me tombent ; le *dougoutigi* que j'ai lâché s'écroule de son côté et fournit un nouvel aliment à la bonne humeur de ses aimables administrés.

Par bonheur, les dames se sont réservées aujourd'hui, d'une case on apporte de l'eau, une autre fournit du mil, une troisième de la paille d'arachides, une menagère diligente se charge de faire le *to* (bouillie de mil) pour notre personnel et pour nous. Ces chers ivrognes n'ont pas envie de manger ; ils nous assiègent sur la petite place où nous campons. Les cases sont des étuves et Dieu sait si la conversation des ivrognes, mêmes bambaras, est intéressante. Quoi qu'on leur dise, ils s'esclaffent et rient sans fin. Les deux premières minutes, c'est drôle ; à la troisième, cela paraît niais ; à la cinquième, c'est agaçant. Mais que faire, sinon patienter ?

Parmi les buveurs de *dolo*, un homme de Ségou se montre d'une prévenance insupportable. Mouça essaie de nous faire rôtir une pintade, tuée aux abords du village. L'ivrogne veut absolument l'aider, il déränge le feu ; Mouça l'écarte, vains

efforts : il revient et je tremble en lui voyant mettre la tête au-dessus de la casserole. Enfin Mouça le fait reculer de quelques pas tout en lui causant amicalement, et d'une tape familière, le fait asseoir par terre, d'où il est incapable de se relever. Le personnage en question est voyageur comme nous, chargé de conduire un troupeau de moutons de Ségou à San.

— Mais où sont donc tes moutons ?

— Dans la brousse.

— Qui s'en occupe ?

— Personne . . . ils mangent, je bois ; tout est bien."

C'est dans le *dolo* que les Noirs puisent leur admirable philosophie.

Vers 9 heures, nous prenons la liberté de congédier ces Messieurs. Une vingtaine de fois ils nous souhaitent bonne nuit ; puis ils se séparent en plusieurs groupes qui vont faire des promenades autour du village en chantant de leurs voix avinées avec l'ensemble qui caractérise les refrains des gens ivres ; ils exécutent sans doute des chants guerriers, car, de temps en temps, la phrase est ponctuée par un coup de fusil, suivi toujours de sauvages vociférations et de ces éclats de rire qui nous énervent depuis plusieurs heures. Les Bambaras qui ont trop abusé du *dolo* ressemblent furieusement aux ivrognes d'Europe, et nous en concluons immédiatement à la facilité d'assimilation de la race.

\* \* \*

Puisque décidément le sommeil est impossible, sellons nos chevaux et allons-nous-en. Désormais nous ne demanderons plus l'hospitalité nulle part sans nous assurer qu'il existe là une ligue contre l'alcoolisme, à laquelle nous nous ferons agréger.

D'ordinaire pendant le séjour des villages est plus calme,

le *dougo*  
on le ré  
après av  
semence.

Le Bar  
doyantes  
n'ont pas  
trouve da

Les Ba  
viennent  
a déjà u  
kos, frère  
intelligen  
rement m

La con  
affaire de  
man, il r  
mêle aux  
auxquelle  
mercants  
noir, une  
tiennent,  
communa  
que, pour  
vraiment  
croyances  
son pour  
ner ont in  
ne de Mah  
dité de sa

le *dougoutigi* fournit volontiers tout ce qui est nécessaire ; on le rémunère en *cauris* et nous nous quittons bons amis, après avoir jeté de ci de là quelques graines de la bonne semence.

Le Bani est une jolie petite rivière, aux rives plus verdoyantes que le Niger, peuplée de gibier que les chasseurs n'ont pas effarouchés ; on le traverse en pirogue et on se trouve dans le Cercle de San.

Les Bambaras ne sont plus ici l'unique population, ils deviennent de plus en plus rares ; le grand village de Ngoin a déjà une *Soukala* de Bambaras et une *Soukala* de Narkos, frères ou cousins des Sarakolets du Haut-Sénégal, race intelligente, commerçante, laborieuse, mais presque entièrement musulmane à la mode du Soudan.

La conversion des Narkos à l'islamisme a été surtout affaire de commerce : un homme bien né doit être musulman, il n'y a d'ailleurs à cela nulle difficulté, puisque l'on mêle aux rites du Coran toutes les pratiques superstitieuses auxquelles on tient tant soit peu. De plus, pour les commerçants voyageurs, l'Islam a été et reste, dans tout le pays noir, une association, un syndicat dont les membres se soutiennent, se conseillent, correspondent ensemble et sont en communauté d'intérêts. Reconnaissons enfin, sans hésiter, que, pour de grossiers païens, le dogme musulman était vraiment un progrès et, comme il venait s'ajouter aux croyances païennes sans les exclure, il n'y avait pas de raison pour le repousser. Le commerce et le besoin de dominer ont introduit et répandu dans l'Afrique noire la doctrine de Mahomet ; la supériorité de ses croyances, la commodité de sa morale l'ont fait accepter ; le prosélytisme reli-

gieux n'y est pour rien ; il a pu affiner quelques esprits, étendre les relations ; il n'a pas moralisé les âmes, au contraire.

La petite ville de San est le chef-lieu d'un Cercle, qui comprend, au sud du Macina et du Djenneri, la région du Bani et la riche plaine du Manianka.

San est une succursale de Tombouctou et de Djenné. Les denrées du sud s'y échangent contre les produits du Nord amenés par pirogues jusqu'à quelques kilomètres de la ville. Le marché est fréquenté, et c'est une vraie satisfaction d'y retrouver la coiffure et l'harmonieuse langue du pays Songhay.

Ce ne doit pas être une besogne facile d'administrer un Cercle peuplé de Bobos, de Sanos, de Markas, de Miniankés, de Bambaras, de Peuls, etc. Aussi a-t-il été confié à un vieux Soudanais, M. le capitaine Demars, qui, à beaucoup d'autres qualités, joint un profond attachement à un Cercle qu'il a lui-même créé et mis en peu de temps sur un fort bon pied.

Les routes y sont remarquablement entretenues, d'une belle largeur, bordées d'arbres aux approches des villages ; ailleurs elles le sont par la Providence qui a pris soin de faire pousser les arbres bien avant la création des routes.

On va donc de Kayes au Dahomey, à travers la bouche du Niger, par une voie de communication inappréciable pour les voyageurs. L'entretien d'ailleurs en est des plus faciles. Pas de véhicule au-delà du Niger ; rien que des piétons et quelques cavaliers ; la route n'a besoin que d'un débroussaillage annuel pour rester facilement reconnaissable, et rappeler à tous les passants que le Soudan est aux mains de nouveaux maîtres soucieux de sa tranquillité et de son intérêt.

\*\*\*

Une c  
dant du (

de nous  
ses et si p  
échanger

Le cap  
beaucoup.  
de table,  
cier le ren

“ — Qu  
“ — M

z-affaires  
“ — All  
“ — Ma

il a fait le  
son fusil, s  
dire : si  
Blancs, il v  
y a pas t  
lascar, y a  
pays pour  
pour la fiè  
Alors Bon  
mets pas t  
pas”. C'est  
Blanc y a g  
Nous voi

“ Nous fais  
pays qui s  
vers l'Est, à

Une cordiale hospitalité nous est offerte par le commandant du Cercle et le docteur. C'est une précieuse occasion de nous instruire sur ces populations nouvellement soumises et si peu connues ; nous en profitons pour interroger et échanger nos idées fausses contre de mieux fondées.

Le capitaine ne prétend pas tout savoir, preuve qu'il sait beaucoup. Son planton, qui prend part, ce jour-là, au service de table, nous écoute discuter d'un air si apitoyé que l'officier le remarque et lui dit familièrement :

“ — Qu'en penses-tu, mon vieux Damba ? ”

“ — Ma capitaine, moi y connaît ça bien, tout ça c'est z-affaires Noirs. ”

“ — Allons explique-nous d'où ils viennent. ”

“ — Ma capitaine, ça y a pas facile (difficile). Bon Dieu il a fait les Blancs premiers de tous, il a faire blancs avec son fusil, son canon, son soldat ; alors il a regardé ça, il a dire : si j'ai laissé tout ça Blanc, il va faire colonne chez Blancs, il va tuer Blanc, il va casser village blanc, tout ça y a pas bon du tout, tu sais ? Alors Bon Dieu faire Magalascar, y a faire Tonkin, y a faire Dahomey. Bon, tout ça, y a pays pour faire colonne, oui ; mais les pays-là, y a mauvais pour la fièvre. Blancs qui va là-dedans, y va mourir tous. Alors Bon Dieu, il dire encore : Attends un peu, si je mets pas un peu *Bounioul* (nègre) là-dedans, ça “ marche pas ”. C'est pour ça que Bon Dieu y faire Bounioul pour que Blanc y a gagné bon tirailleur avec lui : Voilà tout. ”

Nous voilà éclairés, la discussion est close.

\* \* \*

Nous faisons provision de mil et de riz pour traverser les pays qui sont devant nous, et nous continuons notre route vers l'Est, à travers les marais de San. Ils sont généralement

desséchés en cette saison ; par endroit pourtant nos chevaux ont encore de l'eau jusqu'au ventre.

A Bénéna nous atteignons la limite orientale du Cercle de San, et nous y trouvons déjà une *Soukala* de Mossis, à côté de la ville des Bobos. C'est à ces derniers que nous demandons l'hospitalité. Le chef de la ville vient nous voir, écoute nos demandes et, comme je le vois défiant, je paie d'avance. Il promet tout ce qu'on veut et s'en va.

A midi il n'a pas reparu et nos porteurs n'ont pas mangé depuis la veille ; j'envoie deux fois relancer le premier magistrat ; il répond comme les garçons d'hôtel : " A la minute ! Monsieur va être servi à l'instant. "

A quatre heures, encore rien ; décidément je me fâche et me rends de ma personne à l'hôtel de ville, où j'accable de reproches le vieux Bobo, lui représentant l'indignité de sa conduite.

" — Mais ce n'est pas ma faute, gémit-il, viens voir les femmes ont bu du *dolo*, il n'y en a pas une capable de faire la cuisine. "

Et il a raison, l'infortuné maire. Toute la portion féminine de la population a fraternisé autour des calebasses de *dolo*, le liquide a produit son effet, et les maris résignés s'attendent à ne point souper ce soir en se disant : Chacun son tour.

Par bonheur le chef Mossi que j'avais envoyé saluer, nous fait apporter de nombreuses calebasses de *to*, et nos hommes font complaisamment deux repas d'un coup : ces Noirs ont toutes les capacités, surtout celle de l'estomac.

\* \* \*

A partir de Bénéna jusqu'au Mossi, nous sommes dans un pays affamé : à peine trouve-t-on un peu de grain à Sono, à un prix inabordable pour les pauvres. Les sauterelles ont

tout ravag  
malheureu  
quelques r  
Les plus v  
périssent e  
Combiere  
seurs d'esc  
*dioulas* (ce  
vres enfan  
attirent à l  
pour les ve  
a faim, il e  
le démon p  
réussit tou  
Pendant  
la famine,  
quelle trist  
nés et, aux  
moins entie  
traînés po  
Bobo soit c  
l'épaule, so  
hélez pour  
voisin, il p  
derrière un  
ser au larg  
flèche est e  
Bobo, c'est  
lui a tué be  
nombre, on  
ne pas app  
tant si, pou  
tout, on a l  
sation. Il n  
Vous m'e

tout ravagé l'année dernière, alors on meurt de faim : les malheureux Bobos errent dans la forêt à la recherche de quelques racines, de quelques fruits verts, de feuilles d'arbres. Les plus vigoureux résistent à ce régime ; mais combien périssent chaque jour !

Combien d'autres disparaissent, emmenés par les chasseurs d'esclaves ! Ceux-ci, sous les apparences d'inoffensifs *dioulas* (colporteurs), parcourent le pays, tentent de pauvres enfants en leur montrant un peu de nourriture, les attirent à l'écart, puis les saisissent et les entraînent au loin pour les vendre. Le piège est bien grossier ; mais quand on a faim, il est bien question de prudence ! Depuis des siècles le démon prend l'humanité par les mêmes procédés, et il réussit toujours ; ses suppôts font de même.

Pendant huit jours nous sommes témoins des horreurs de la famine, augmentées encore de celle d'une guerre récente ; quelle tristesse de voir des villages complètement abandonnés et, aux alentours, des crânes, des squelettes plus ou moins entiers, couchés sous le buisson où une hyène les a traînés pour son repas ! Etonnez-vous après cela que le Bobo soit défiant ! Il erre dans la brousse, sa hache sur l'épaule, son carquois sur le dos, l'arc à la main. Si vous le hélés pour lui demander votre route ou le nom du village voisin, il prendra une flèche, préparera sa hache, se placera derrière un arbre et vous fera signe énergiquement de passer au large. Obéissez à son injonction sans insister, car la flèche est empoisonnée. Aussi il a mauvaise réputation : " le Bobo, c'est un *sauvage*, un *indécrottable* ! " Pensez donc, on lui a tué beaucoup des siens, on lui en a volé un plus grand nombre, on lui a brûlé ses greniers et il a l'indélicatesse de ne pas apprécier ce procédé : quelle nature ingrate ! Pourtant si, pour civiliser, il faut d'abord faire table rase de tout, on a placé les Bobos le plus près possible de la civilisation. Il n'y a que le costume auquel on n'a pas touché.

Vous m'en permettez la description à cause de sa brièveté.

Un complet bobo se compose d'une seule pièce aussi simple que gracieuse : une ficelle en écorce, qui sert de ceinture, c'est tout.

On trouve bien par ci par là quelques pagnes ; mais ce sont de rares exceptions que se permettent ceux qui abandonnent le costume national ; les sans-culottes ici sont les conservateurs ; les autres sont les novateurs, les révolutionnaires. On vante parfois, comme offrant un débouché à notre commerce, les populations qui font du luxe dans le vêtement, qui portent plusieurs *boubous* de différentes couleurs, etc. Erreur profonde ! ceux qui ne portent rien du tout, voilà ceux à qui on fournira le plus ; les Bobos seront les vrais clients du *Louvre* et de la *Belle Jardinière*.

**Les Peuhls. — A Sono ; curieuse conversation avec un savant marabout. — Suite du voyage : parages amis et parages ennemis — Réception triomphale à Ouagadougou. — Séjour au Mossi.**

Nous ne pouvons pourtant pas nous résigner à traverser le pays sans voir personne, nous essayons d'appivoiser quelques indigènes.

Un chef de village se décide à nous envoyer une marmite en terre et une vieille femme pour cuire notre riz, les enfants viennent rôder autour du campement, on s'enhardit, et quelques menus riens donnés à gauche et à droite nous ont bientôt gagné la confiance, au point qu'on demande à nous suivre. Oh ! ils n'y mettent pas de diplomatie et vont droit au but :

“ Les Blancs, disent-ils, ont l'air bon, nous avons faim ici, ils nous donneront à manger, et nous irons avec eux pour faire tout ce qu'ils voudront. ”

Nos vivres sont strictement suffisants pour notre petite

caravane et ces malheurs d'une quinzaine

Si nous essayons de nourrir ces mains et il y a d'autres qui sont chands d'escamoter les Bobos ne sont plus faibles à qui veut les faire aux pièges de Peuhl, la ruse et les autres.

Les Peuhls etc, s'appellent (Poulo). Un blable, les fauchants de de Joseph, e opprima les sivement pas beau type pr son génie, de

Répondus l'Atlantique, habitent en plus ou moins comme au F politiques cor au Mossi ; pr

caravane et ne fourniraient pas même un seul repas à tous ces malheureux. Pourtant nous acceptons un jeune homme d'une quinzaine d'années, orphelin abandonné de tous.

Si nous étions assez nombreux pour nous établir ici et nourrir ces pauvres affamés, tout le pays serait dans nos mains et il n'y aurait qu'à moissonner. Hélas ! il en est d'autres qui moissonnent en attendant ; ce sont les marchands d'esclaves. La faim est mauvaise conseillère, et nos Bobos ne sont pas de petits anges : le plus fort livre le plus faible pour une poignée de mil ; d'autres se donnent à qui veut les nourrir ; d'autres enfin se laissent prendre aux pièges de l'esclavagiste. Celui-ci est généralement un Peuhl, la race maudite au Soudan par-dessus toutes les autres.

Les Peuhls, ou Pouls, Fouls, Foulans, Fellata, Foulani, etc, s'appellent de leur vrai nom *Foulbé*, (au singulier *Poullou*). Une donnée scientifique qui n'est pas invraisemblable, les fait venir du bassin du Nil : ils seraient les descendants de cette race de Pasteurs qui accueillit les frères de Joseph, expulsés d'Égypte par la dynastie suivante qui opprima les enfants d'Israël. En effet, ils sont encore exclusivement pasteurs et conservent pur de tout mélange leur beau type presque sémitique et leur langue différente, par son génie, de tous les idiomes nègres.

Répanus du sud de l'Égypte jusqu'au littoral même de l'Atlantique, ils n'ont pas un pays à eux qu'ils peuplent et habitent en propre ; mais ils sont disséminés par groupes plus ou moins compacts, tantôt dominateurs reconnus comme au Fouta, tantôt chefs religieux et organisateurs politiques comme au Sokkoto, parfois simples serfs comme au Mossi ; presque partout éleveurs de bétail. A peu près

indépendants, semi nomades, ils semblent se désintéresser de tout et, en réalité, sont maîtres de toutes les influences. Ils exercent, en effet, tous les états en-dehors des métiers manuels auxquels ils restent à peu près complètement étrangers. Le commerce, surtout celui des esclaves, puis les fonctions de conseillers, courtiers, entremetteurs, sont ce qui leur sourit davantage.

Très intelligents, habiles, insouciants, ils ont besoin de diriger sans paraître : pour cela tous les moyens leur sont bons ; la fourberie et le mensonge sont, d'instinct, à leur disposition, et ils réussissent toujours. Involontairement on les rapproche de certain peuple, émigré en Europe, leur voisin d'origine, et on en vient à penser que, sans doute, il y a eu beaucoup d'alliances entre les petits-fils de Jacob et les Hiksos d'Égypte. Malheur à la peuplade simple et sans artifice, qui a des Foulbé dans son voisinage ! Elle sera d'abord flattée, s'il le faut ; les chefs seront circonvenus, puis exploités, enfin supprimés ou confisqués par l'habile Poulo : il n'y aura plus bientôt que des captifs ou à peu près. C'est le sort des Bobos et des Samos voisins des Foulbé du fameux Oudi, que nous visiterons au retour.

\* \*

Nous ne trouvons plus à Sono qu'un seul Européen, agent télégraphique ; le Fort, trop grand, mal posé, mal venu, très laid, est transféré à 15 kilomètres plus à l'est, au bord de la Volta, au sommet de la bouche et près de son confluent avec le Sourou.

La ville serait pauvre si elle ne possédait un trésor incomparable, dans la personne d'un marabout très savant ! Sur mon désir, le chef de la ville m'amène cette lumière.

Sans me déranger, je réponds à ses salutations et, ma haute indifférence lui indiquant toute ma supériorité, il se

confond  
quelques  
et j'appr  
tion. Tan  
" — O  
" — Di  
" — As  
" — Di  
" — Q  
" — Il  
" — Es  
" — Au  
Le bon  
tillement  
tinés à mo  
versation  
rime ni ra  
pas sortir.  
nous avons  
sont des pi  
crasseusem  
tard la ven  
Bien que  
route, on ne  
nous faisons  
accompagne  
Nous tro  
lieutenant e  
L'adjutant  
nous font le  
dans des pai  
cieuses fritu

confond en compliments aussi plats qu'exagérés. Après quelques phrases en songay, je lui demande s'il sait l'arabe et j'apprends avec bonheur qu'il le possède dans la perfection. Tant mieux, nous allons pouvoir causer.

“ — Où as-tu appris l'arabe ?

“ — Dieu soit loué !

“ — As-tu habité longtemps Djenné ?

“ — Dieu est grand !

“ — Quelles sont tes occupations ici ?

“ — Il n'y a de Dieu que Dieu.

“ — Es-tu fixé ici pour toujours ou seulement en voyage ?

“ — Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! ”

Le bonhomme me fait ces réponses ineptes avec un frétillement de tout son être, de petits frissons de joie destinés à montrer à l'assistance combien il jouit de cette conversation élevée, où il ne comprend pas un mot, lançant sans rime ni raison les ritournelles mahométanes dont il ne sait pas sortir. Puis il se lève précipitamment, en déclarant que nous avons dit des choses merveilleuses et que ces Blancs sont des puits de science. Je déclare, au contraire, qu'il est crasseusement ignorant ; mal m'en a pris, car j'ai subi plus tard la vengeance du Poulo.

\*\*\*

Bien que le nouveau poste de Kouri ne soit pas sur notre route, on nous prie avec tant d'instances d'y passer que nous faisons ce léger détour ; le fils du chef de la ville nous accompagne jusque-là.

Nous trouvons le poste presque vide. Le capitaine, le lieutenant et la compagnie de tirailleurs sont en colonne. L'adjutant et le sergent-major qui dirigent les constructions nous font le plus cordial accueil ; tout le monde est installé dans des pailotes au bord de la Volta, qui fournit de délicieuses fritures.

Le lendemain, nous allons chercher un petit pont qui permet de franchir le Sourou ; nous regagnons l'ancienne route qui traverse le pays Samo. Des villages abandonnés et quelques hameaux encore habités dont nous remarquons la bonne tenue, c'est toujours la même triste monotonie jusqu'à Yaba.

Nous sommes à la frontière des Samos. Je consigne chez le chef du village ce qui nous reste de vivres pour le retour, et nous nous disposons à franchir la *marche* inculte et dépeuplée qui nous sépare du Mossi.

C'est, dit-on, une étape de 45 kilomètres sans eau, sans habitation, sans rien ! En conséquence je juge prudent de voyager la nuit, afin d'éviter aux porteurs le supplice de la soif.

J'estimais qu'en douze heures nous serions arrivés à destination, et je donnai le signal du départ exactement à neuf heures.

Nous cheminons d'un pas alerte et bien réglé, observant la halte horaire, comme des gens qui veulent durer longtemps. Vers trois heures du matin, la brousse s'éclaircit, puis fait place à des cultures ; bientôt le chant des coqs, l'aboiement des chiens, ne permettent plus d'hésiter : nous sommes arrivés à Niouma, presque honteux de l'effort auquel nous nous étions préparés, mais bien aises, en somme, d'en être quittes à si bon compte ; les 45 kilomètres annoncés se réduisent à 30 à peine, une bonne étape ordinaire, et chacun s'arrange pour dormir jusqu'au jour.

\* \* \*

Au lever du soleil, le *Naba* (chef) vient avec ses notables nous saluer ; je lui demande une case.

— Les cases des étrangers sont tout près d'ici, vous pouvez vous y rendre.

“ — Fais-les balayer ; quand elles seront propres, nous nous y installerons.

“ — C'est déjà fait.

“ — Eh bien, qu'on y apporte de l'eau pour nous et pour nos chevaux.

“ — On en porte, c'est déjà commandé.

“ — Tu voudras bien donner à manger à mes hommes.

“ — On prépare le repas ; dans un instant, on l'apportera. J'ai envoyé dire à nos Foulbé de traire les vaches et de vous donner du lait. ”

En effet, tout arrive avec une abondance et une générosité dignes du Mossi.

\* \* \*

La petite ville de Niouma attire notre curiosité par la façon dont elle est disposée. Comme tous les villages du Mossi, elle ne forme pas une agglomération. Chaque chef de famille possède un groupe de cases reliées entre elles par un mur et donnant toutes sur une cour intérieure ; plus loin, c'est une autre famille, en sorte qu'un village de 1,000 habitants occupe facilement un kilomètre carré. Les cases elles-mêmes, rondes et très petites, avec leur enduit de terre rouge et leur chapeau de paille très pointu, sont riantes et propres, éparpillées dans la brousse, dissimulées derrière les arbres ou émergeant des cultures qui les entourent ; on les prendrait pour autant de chalets occupés par un amateur ; on dirait plutôt un immense campement qu'une ville.

A Là et à Yako, même richesse, même bon accueil. Il y a dans ce dernier village un poste télégraphique.

Ensuite nous entrons dans une zone ingrate, presque nettement hostile ; le mois précédent, le lieutenant Griffard et, à quelques jours de distance, un sergent y ont été tués.

Nous avons refusé l'escorte qu'on nous offrait ; nous se-

rons très prudents, et Dieu nous gardera. Après nous être bien renseignés, nous décidons de ne nous arrêter qu'aux tout petits villages pour faire manger nos hommes, de passer à côté des centres importants et, en tous cas, d'aller le plus vite possible, malgré le relief et la nature ferrugineuse du sol, qui rendent la marche très difficile ; ce n'est, d'ailleurs, qu'un territoire de cent et quelques kilomètres.

Nous traversons sans encombre cette zone dangereuse, et, le troisième jour au matin, nous n'étions plus qu'à une quinzaine de kilomètres de Ouagadougou, au village de Sabtenga, où nous passons les heures de chaleur pour nous disposer à faire une entrée de gens pas trop écloppés, dans la capitale.

\* \* \*

La moitié de la route se fait comme d'ordinaire ; puis on rencontre une série d'habitations qui n'est plus interrompue jusqu'à Ouagadougou même. On commence à faire attention à nous, on s'appelle pour nous signaler, des cavaliers enfourchent des montures pour venir nous saluer, d'autres nous précèdent à grande allure... qu'est-ce que tout cela signifie ? Enfin, trois cavaliers viennent nous reconnaître : l'un d'eux se détache au galop vers la ville ; les deux autres se joignent à ceux qui nous suivent déjà, mais se refusent à toute explication. Tout ce monde est en tenue ; les chevaux sont richement harnachés, couverts de plaques de cuivre, garnis de sonnettes ; un cliquetis de lances et de sabres frappant ces cottes de mailles doit nous annoncer au loin.

Nous allons gravir la dernière colline d'où nous découvrirons Ouagadougou ; un nuage de poussière la couronne, il s'avance rapidement vers nous. Peu à peu, nous discernons le casque colonial ; puis des figures blanches ; c'est l'excellent capitaine Amman, commandant le poste, et ses officiers, et tout le personnel indigène, qui viennent à

notre rencontre  
" pour montrer  
" norons nos ch

Après les sal  
mettons en sell  
billon de poussi  
pettes, de violon  
Sax n'a pas inv  
dénommés. On  
le *Naba* des *Na*  
le Résident de l  
rencontre avec

J'étais trop é  
Tout ce que je r  
fait cabrer son c  
en me tendant l  
pour entrer en v  
de chemin. J'éte  
manifestation ex  
j'avais plus envi  
reconnaissant au  
conversation.

Nous laissâmes  
au fort où les tr  
mandant nous in  
préparés. Nous  
réception consola  
ries en honneur

Nous avions pu  
source des inform

notre rencontre, en compatriotes, mais surtout en chrétiens, " pour montrer aux noirs, comment, nous aussi, nous honorons nos chefs religieux. "

Après les salutations et les présentations, nous nous remettons en selle ; mais ce n'est pas fini. D'un nouveau tourbillon de poussière, nous arrive un bruit confus de trompettes, de violons, de cymbales et autres instruments que Sax n'a pas inventés et que nos luthiers n'ont pas encore dénommés. On m'apprend que le *Naba* de Ouagadougou, le *Naba* des *Nabas*, le souverain du Mossi, a voulu suivre le Résident de France et qu'il se porte, lui aussi, à notre rencontre avec toute sa cour.

J'étais trop ému pour saisir le pittoresque du cortège. Tout ce que je me rappelle, c'est que le *Naba*, après avoir fait cabrer son cheval devant moi, passa comme une flèche en me tendant la main, puis revint se mettre à mon côté pour entrer en ville. Nous avions encore une demi-heure de chemin. J'étais tellement surpris et empoigné par cette manifestation en l'honneur de notre sainte religion, que j'avais plus envie de me taire que de parler ; aussi fus-je reconnaissant au tam-tam dont le vacarme empêchait toute conversation.

Nous laissâmes le *Naba* à sa résidence pour nous rendre au fort où les troupes étaient sous les armes, et le commandant nous installa dans deux pavillons qu'il nous avait préparés. Nous nous endormîmes, en pensant que cette réception consolait Notre-Seigneur de bien des mesquineries en honneur aujourd'hui dans les pays chrétiens.

\*\*\*

Nous avons peu de jours à passer au Mossi. J'étais à la source des informations : j'ai tâché de bien utiliser mon

temps pour apprendre ce que je n'avais pas la prétention de découvrir moi-même. On peut parfois voir juste au premier coup d'œil ; mais encore faut-il beaucoup attendre avant d'avoir acquis la certitude qu'on a vu juste ; à moins de résider longtemps dans le pays, il est plus sûr de s'en remettre à l'autorité d'autrui qu'à sa propre perspicacité.

Voici, en quelques mots, ce que j'ai appris sur l'organisation politique. Le Mossi est essentiellement féodal. Le *Naba* des *Nabas* (ou *Naba*, tout court) administre Ouagadougou et son district ; mais le reste du royaume est divisé en fiefs, que se partagent les frères du *Naba* et quelques autres personnages considérables qui gouvernent, sous l'autorité plus ou moins modérée du *Naba*, tout comme nos rois avaient des comtes d'Artois, des ducs de Bourgogne, etc., plus ou moins soumis selon leur degré de puissance.

Quant au *Naba* lui-même, c'est un personnage fétiche : détenteur des talismans protecteurs du royaume, privilège qui fait surtout son importance, il possède une autorité surnaturelle. Mais sa grandeur même l'astreint à une foule d'exigences plus ou moins gênantes ; ainsi, il lui est défendu d'aller se promener en province pour voir ce qui s'y passe : s'il le faisait, les *grisgris* se fâcheraient et il lui arriverait malheur. Les vassaux ont dû inventer cette interdiction qui les met à l'abri de toute visite importune.

Tout appartient au *Naba*. Le peuple vit dans un servage qui semble assez doux ; certes, au Mossi on n'est pas à la veille d'une révolution, on n'y entend parler d'aucune revendication des droits de l'homme. Depuis l'établissement des Français, l'initiative du *Naba* est amoindrie ; mais c'est par lui qu'on administre le pays. C'est, en somme, un personnage assez vulgaire, il prend gaiment son parti de la situation qui lui est faite.

Vous avez lu trop de réceptions chez les potentats noirs pour que je vous fatigue de la description du cérémonial : beaucoup de musique, copieuses libations d'un excellent

dolo,  
de m  
verre,  
on ne  
sente  
bout  
recon  
l'encei

L'év  
servic  
le lieu  
gou. I  
Dès  
d'indig  
rie, tir  
puissai  
l'absou  
tout av  
mettar  
chante  
fit une  
du Na  
beauco  
jamais  
coup d

Inci  
du

Le m  
en disa  
de si de

*dolo*, beaucoup de riens dit avec solennité, voilà le résumé de mon audience chez le *Naba*. Le monarque possède un verre, mais fêlé, et par respect pour sa fragilité sans doute, on ne le lave jamais ; à chaque instant une captive le présente au *Naba* qui y goûte et le passe à ses visiteurs. Au bout d'une demi-heure, nous prenons congé et sommes reconduits par la musique jusqu'à la porte extérieure de l'enceinte royale.

\* \*

L'événement principal de notre séjour au Mossi a été le service solennel que le commandant nous demanda pour le lieutenant Grivard, inhumé au cimetière de Ouagadougou. Il eut lieu le surlendemain de notre arrivée.

Dès six heures du matin, toute la garnison et des milliers d'indigènes se rendaient au cimetière ; des salves d'artillerie, tirées par intervalles, donnaient à la cérémonie une puissante solennité. Après la bénédiction de la tombe et l'absoute, nous rentrons au pavillon du commandant, où tout avait été disposé pour le Saint Sacrifice. Chacun y mettant toute sa bonne volonté, nous sommes parvenus à chanter très convenablement la messe de *Requiem*, ce qui fit une profonde impression sur l'assistance. La musique du *Naba* joua à son tour des air funèbres qui ont vraiment beaucoup de caractère. Quand au *Naba* lui-même, il n'avait jamais rien imaginé de semblable, et il lui fallut un grand coup de tafia pour ressaisir ses esprits.

**Incidents du voyage de retour à Ségou. — Alerte  
dans un village. — Le Vendredi-Saint à Sono.  
— Pourparlers compliqués à propos  
d'un cheval.—Conclusion.**

Le moment vient enfin de reprendre le chemin de Ségou, en disant au revoir à ce cher Ouagadougou qui nous laisse de si doux souvenirs.

La route nous était connue. Nous fûmes encore mieux accueillis qu'à l'aller, surtout à Yoba, où nous ramenions un pauvre jeune homme capturé par des Foulbé et qui était venu en route implorer notre protection. Nous le ramenions au milieu des siens incapables de comprendre que nous le laissions là sans rien exiger et que nous l'avions délivré sans chercher un profit pour nous ; en avons-nous recueilli des remerciements de toute la population !

\* \* \*

Mais je ne veux pas omettre de mentionner notre fameuse attaque qui a fait quelque bruit au Soudan.

Un matin, au petit jour, nous traversions un village Mossi, précédant nos porteurs de quelques centaines de mètres. Bientôt nous fûmes appelés par notre *Kountigui* bambara, très affairé et surtout furieux. Les Mossi s'étaient jetés sur le dernier des porteurs et voulaient l'emmener ; à ses cris, les camarades l'avaient rejoint et ils avaient fait prisonnier le plus acharné des assaillants, le reste de la bande s'était déjà enfui. On venait me chercher pour régler l'affaire, et on me livrait le délinquant arrêté en flagrant délit. Que faire ? La patience est une belle chose ; mais c'était rendre service à nous-mêmes et à d'autres que ne pas nous laisser ainsi traiter ; l'insulte exigeait une répression.

Nous nous installâmes tranquillement dans les cases des étrangers et je fis venir le petit *Naba* local. Je lui demandai des fers avec lesquels le prisonnier fut consciencieusement entravé au milieu de notre compartiment ; son *boubou* fut donné en réparation à sa victime, ses armes furent confisquées, et je sommai le chef de m'allouer des dommages intérêts pour me faire oublier la conduite de son village, sans quoi j'envoyais à Ouagadougou (nous en étions à six jours !) réclamer son châtement. On m'amena un vieil âne que je

refusai avec le plus grand sérieux, puis un autre un peu moins laid ; mais je le renvoyai également, en déclarant avec indignation qu'on se moquait de moi et que j'emmènerais le prisonnier ; enfin arriva un très beau bourriquet, jeune, bien fait, guilleret, que je daignai accepter.

Le soir, je rendis le prisonnier et nous repartions, nos porteurs gorgés de nourriture, nous, enchantés du bon caractère de ces pirates ; l'âne lui-même semble très heureux de l'événement et se plaît beaucoup à Ségou.

Cet accident insignifiant a été grossi et transformé en bataille rangée, où j'ai été couvert de flèches. La semaine dernière encore, des officiers de passage me demandaient des nouvelles de mes blessures.

\* \* \*

Le Vendredi-Saint, nous repassions le Sourou pour rentrer à Sono. La circonstance du jour nous avait détournés d'aller à Kouri ; nous préférons passer ce jour seuls dans le recueillement, et le fort de Sono complètement abandonné nous offrait une retraite excellente pour ce jour et le lendemain, car il fallait à tout le monde un peu de repos.

L'illustre marabout, dont j'ai parlé plus haut, ne vint naturellement pas nous voir. Le chef de la ville, si affable à notre premier passage, se fit tirer l'oreille pour fournir des vivres à nos hommes ; il ne daignait même pas se montrer ! Un de nos chevaux était très fatigué ; mais à Sono, il y en a à revendre. Je pensai d'abord au cheval du chef.

Ce magistrat se rendit enfin à ma quatrième sommation, promettant toujours, ne tenant rien. Quand il fut question de cheval, il tomba des nues :

“ — Des chevaux ! mais il n'y a pas de chevaux à Sono !

“ — Pourtant j'en ai vu.

“ — C'étaient des chevaux de voyageurs qui se reposaient ici ; mais de chevaux à Sono, il n'y en a pas un.

“ — Et le tien ?

“ — Il est à mon fils.

“ — Soit, et celui de ton fils ?

“ — Mon fils est un grand ami des Blancs ; il a un cheval pour aller au-devant de ceux qui arrivent ; ce cheval ne peut quitter la ville.

“ — Puisqu'il n'est pas venu au-devant de nous, qui sommes des Blancs pourtant, son cheval servira à nous reconduire.

“ — Il est absent, le capitaine l'a demandé à Kouri ce matin pour quelques jours.

“ — Arrange-toi, j'aurai un cheval ce soir, ou je me fâcherai. ”

\* \* \*

Dans l'après-midi, je monte sur la terrasse du fort et j'aperçois une dizaine de juments qui folâtraient, suivies de leurs poulains ; pour des chevaux de voyageurs, le fait est singulier.

En même temps rentre Mousa, que j'ai envoyé prendre le vent en ville ; il a “ fait camarade ” avec un jeune homme, qui lui a vendu tous les secrets : il y a effectivement beaucoup de juments ; mais c'est bien gênant en voyage ; quant au chef, il a caché son cheval dans une maison que Mousa s'est fait indiquer. Me voilà fort ; je mande le chef.

“ — Et ce cheval ?

“ — Je ne l'ai pas encore trouvé.

“ — Puis-je compter en avoir un ce soir ?

“ — Il n'y en a pas, mais pas du tout.

“ — Il n'y a pas de chevaux à Sono ?

“ — Je n'en connais pas un seul.

“ — Cher ami, je suis heureux de te faire des découvertes

chez toi

Sono e

Et je

le dém

“ —

“ —

jument

Mous

cheval c

“ —

“ —

“ —

“ —

“ —

“ —

“ —

effronté

“ —

les emp

Vieux

bout.

Nos v

dent de

pays Sa

Oudi. C

magnific

l'allure c

Et puis

assaison

avec le c

lui donn

Il se c

chez toi ; viens, je vais te montrer des chevaux qui sont de Sono et à Sono. ”

Et je l’emmène jusqu’auprès des juments ; mais cela ne le démonte nullement :

“ — Prends celle que tu veux.

“ — Je n’en veux aucune, je préfère un cheval à une jument ; nous allons en chercher un. ”

Mousa marche devant et nous conduit à l’endroit où le cheval du chef achève paisiblement un picotin.

“ — Connais-tu ce cheval ?

“ — Mais oui, c’est le mien ; il revient de Kouri.

“ — Regarde-le bien, il n’a pas été sellé aujourd’hui.

“ — C’est vrai.

“ — Veux-tu me le louer maintenant.

“ — Emmène-le au fort dès maintenant.

“ — Quel tort t’ai-je fait pour que tu me mentes aussi effrontément ?

“ — Ne sais-tu pas que le diable trompe les hommes et les empêche de dire la vérité ? ”

Vieux coquin, il s’était laissé faire la leçon par le marabout.

\* \* \*

Nos vivres ont considérablement diminué, il serait imprudent de revenir par la même route. Laisant donc au sud le pays Samo, nous passons par Barani, chez les Foulbé de Oudi. Celui-ci est absent ; il est remplacé par son fils Idris, magnifique jeune homme aux traits fins et énergiques, à l’allure décidée ; on dirait plutôt un Arabe qu’un Poulo. Et puis il n’a pas ce sourire mielleux, dont ses congénères assaisonnent leurs éternels mensonges. Idris a fait colonne avec le commandant Caudreler, c’est probablement ce qui lui donne des manières différentes des autres.

Il se comporte en vrai chef, envoie largement ses cadeaux

d'hospitalité sans trop de compliments, avec dignité, et s'enquérant par lui-même si ses ordres sont exécutés. Voilà bien le premier Poulo honnête que nous rencontrons, il nous invite à nous reposer un jour de plus chez lui ; mais nous sommes pressés de rentrer, et en outre j'aime mieux le quitter sous une bonne impression, j'appréhende que vingt-quatre heures de plus ne viennent me la gâter.

\* \*

Nous rejoignons la route à une heure de San. De là nous sommes à Ségou en quelques jours, remerciant la Providence qui nous a visiblement gardés de tout mal durant ce parcours de plus de douze cents kilomètres.

\* \*

Notre-Seigneur a pris possession pour la première fois de tous ces pays nouveaux qu'il a arrosés de son précieux sang, tout fait espérer que la moisson ne se fera pas attendre ; puisse-t-il nous envoyer surtout de vaillants ouvriers pour la recueillir !

**L**

men  
prés

G  
mai  
tion  
des f  
accl  
jubi  
lieu  
sur  
pas  
de l  
surr  
pital  
chos  
En r  
Jésu  
et ne  
Celle  
bien  
temp  
ne v  
aux  
nous

## COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Sur les travaux de l'apostolat en 1900

**L**E XIX<sup>e</sup> siècle s'achève dans le deuil et dans le sang pour l'apostolat catholique, et au milieu de nos rares joies et de nos espérances qui demeurent invinciblement immortelles, nous n'avons presque à mentionner que des ruines dans l'année qui s'achève et des présages lugubres pour celle qui commence.

### I

Que dirons-nous de l'Europe ?... Sans doute plus que jamais, la grande figure de Léon XIII s'impose à la vénération des fidèles et au respect des hommes de bonne foi : des foules nombreuses venues de tous les continents ont acclamé l'auguste et infatigable vieillard pendant la période jubilaire. Sans doute d'inoubliables fêtes ont salué, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, nos martyrs élevés sur les autels, et, à Paris même, l'exposition universelle n'a pas été sans gloire pour les missions et pour les œuvres de l'Eglise. Sans doute Mgr Fallize a vu l'aurore d'une résurrection catholique dans cette Norvège autrefois si inhospitalière et qui, aujourd'hui, accorde à l'Eglise les deux choses qu'elle réclame des souverains, la justice et la liberté. En revanche, chez les peuples naguère les privilégiés de Jésus-Christ, quelle explosion de haine, que rien n'explique et ne justifie ! quelle défiance semée et entretenue contre Celle qui, comme son divin Fondateur, a passé en faisant le bien ! Lacordaire donnait avec son génie l'explication des temps troublés que nous traversons, lorsqu'il écrivait : "On ne veut enchaîner que ce que l'on craint. On laisse la paix aux morts. En nous persécutant on fait donc l'aveu que nous sommes bien vivants" !

II

En Europe, nous n'avons encore que les symptômes et les premiers éclairs qui semblent annoncer l'orage pour un avenir prochain ; en Asie, au contraire, c'est presque partout des cris de douleur et de mort.

L'Arménie, qui commençait à espérer une ère de paix après tant de désastres, voit de nouveau tomber ses enfants dans des massacres savamment préparés et exécutés avec la complicité ou au moins l'indifférence de certains fonctionnaires. Dans les Indes, la famine, une famine plus terrible encore que toutes celles qui se sont abattues sur cette pauvre contrée, a moissonné des milliers de victimes. Là, nos missionnaires se sont acquis des droits à la reconnaissance et à l'amour de ces populations infortunées ; grâce à la charité des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ils ont pu, en effet, soulager bien des douleurs et ouvrir le ciel à des âmes que Dieu ramenait à Lui par l'épreuve.

\* \* \*

Mais cette année l'histoire de l'Eglise d'Asie est dominée par les événements de Chine. Qui ne connaît les différents actes de ce drame de sang dont on ne voit pas bien encore l'issue ? Evêques catholiques, missionnaires, européens de toute nationalité et de toutes congrégations prêtres indigènes, sœurs de charité, catéchistes et vierges chrétiennes, cinquante mille néophytes massacrés en haine de la foi ; pauvres chrétiens errant loin de leurs maisons en cendre, se cachant dans les montagnes, pleurant leurs foyers disparus et leurs affections brisées par des assassinats horribles ; voilà ce que nous avons appris à chaque courrier. Et cette persécution était préparée dans l'ombre, pendant que de solennels édits assuraient à l'Europe une paix définitive dans l'Empire du milieu, alors qu'on augmentait hypocrite-

ment les p  
les faisait  
rins, et que  
les présents  
Mgr Favier

Il n'entre  
le récit déta  
fise de dire  
Actes des  
entre la mo  
quement Jé  
séminaire d  
rement : " J  
corde pour  
sauraient ét  
ce grand pa

Rendons  
françaises, s  
en particulie  
cause de la  
Mandchouri  
bris de chr  
courtoisie, o  
den à Nagas  
blions pas le  
dans ce dou  
éloge. Auss  
de deux moi  
sions et ses s  
de la délivra  
et le général  
est embrass  
vres par des

ment les privilèges des évêques et des missionnaires, qu'on les faisait marcher d'égal à égal avec les plus hauts mandarins, et que l'impératrice régente recevait en grande pompe les présents du Saint-Père, apportés par l'évêque de Pékin, Mgr Favier, cet ami cependant passionné de la Chine.

Il n'entre pas dans le cadre de ce rapide tableau de faire le récit détaillé de ces scènes sanglantes. Qu'il nous suffise de dire que le courage des néophytes a ajouté aux Actes des martyrs des pages glorieuses. Ayant à choisir entre la mort et l'apostasie, presque tous ont confessé héroïquement Jésus-Christ. Aussi un vénérable supérieur d'un séminaire de missions ne craignait pas de dire dernièrement : " Dieu prépare certainement un avenir de miséricorde pour la Chine, car tant de sang, tant de prières ne sauraient être stériles pour le triomphe de la vérité dans ce grand pays."

\* \* \*

Rendons ici un légitime hommage aux armées alliées françaises, allemandes, italiennes, anglaises, américaines, et en particulier aux troupes japonaises qui ont soutenu la cause de la civilisation, et aux soldats russes qui, dans la Mandchourie, ont réussi par leur vaillance à sauver les débris de chrétientés et, avec une bienveillance pleine de courtoisie, ont servi comme de garde d'honneur, de Moukden à Nagasaki, aux religieuses et à leurs orphelines. N'oublions pas le ministre de France, M. Pichon, dont la conduite, dans ce douloureux siège de Pékin, a été au-dessus de tout éloge. Aussi Mgr Favier termine le récit de cette agonie de deux mois par ces lignes qui révèlent toutes ses impressions et ses sentiments de reconnaissance : " 16 août : jour de la délivrance, il est dix heures. Le Ministre de France et le général Frey sont au Petang. Inutile de dire qu'on s'est embrassé de bon cœur. Nous étions délivrés, et délivrés par des soldats français ! "

Que réserve l'avenir à cette malheureuse Eglise de Chine ? C'est le secret de Dieu. Mais nous aimons à résumer nos espérances, nous allions dire nos certitudes, par ces autres paroles de l'évêque de Pékin :

“ La ruine est à peu près totale, le travail de quarante années est anéanti ; mais le courage des missionnaires ne l'est pas et nous allons recommencer, assurés de la réussite, car “ le sang des martyrs est une semence de chrétiens ”. A moins cependant que Dieu ne veuille châtier cette malheureuse Chine, qui depuis des siècles abuse de ses grâces. Espérons qu'il pardonnera encore ; tant de gens, même parmi les mandarins, sont innocents des atrocités commises ! Nous aimons et aimerons toujours nos pauvres Chinois. Priez pour eux et pour nous. *Gratias agamus Domino Deo nostro !* ”

Donnons, avant de quitter l'Asie, un souvenir à M. Louvet, l'éminent auteur de l'*Histoire des Missions au XIX<sup>e</sup> siècle*, mort à Saïgon au moment où il travaillait encore à une œuvre d'apologie de l'Eglise catholique et de l'apostolat, et, pour terminer sur une pensée plus consolante, disons que le Thibet, depuis si longtemps fermé aux missionnaires, vient de s'ouvrir de nouveau à l'évangélisation, sur l'initiative des Lamas eux-mêmes.

### III

En Afrique, l'année 1900 a été plus clémente et s'est ouverte par un heureux événement. Le jour de l'Épiphanie, les Pères de Vérone reprenaient possession de la mission du Soudan égyptien, que l'insurrection mahdiste avait forcé d'abandonner. Mgr Roveggio tint à accompagner les missionnaires chargés de cette restauration et les installa lui-même à Ondurman.

Peu après, avait lieu à Biskra l'inauguration d'une statue monumentale du cardinal Lavigerie, élevée par l'Algérie et la France au grand évêque africain.

En  
home  
lors d  
Le  
que se  
deux  
préfet  
par la  
grégar  
Au  
que de  
demain  
main le  
bie, qu'  
mission  
du vica  
Mais  
R. P. Pa  
le R. P. J  
à l'attent  
de Mgr I  
mains dig  
En Aby  
vée en Fr  
Coulbeau  
M. Ménéli  
moignages  
vée.  
A Mada  
de christia  
chacun dar  
deux points  
temple dédi  
voya ses pr

En même temps mourait un ancien missionnaire du Dahomey, le P. Dorgère, célèbre pour sa courageuse conduite lors des négociations de la France avec Behanzin.

Le 15 mars, un missionnaire plein de zèle et de talent, que ses rares aptitudes avaient fait mettre, à l'âge de trente-deux ans, à la tête d'une mission difficile, le R. P. Pawlas, préfet apostolique du Bas-Niger, était emporté à Onitcha par la terrible fièvre d'Afrique. Il appartenait à la Congrégation du Saint-Esprit.

Au mois de juin suivant, c'est un jeune et vaillant évêque de la même famille religieuse qui disparaissait au lendemain de son sacre. Mgr Buléon avait à peine pris en main le gouvernement de la grande Mission de la Sénégambie, qu'une épidémie de fièvre jaune l'enlevait avec sept missionnaires et sept religieuses, presque tout le personnel du vicariat.

Mais ces pertes cruelles sont déjà en partie réparées ; le R. P. Pawlas a été remplacé par un missionnaire éminent, le R. P. Lejeune, que d'importants travaux avaient signalé à l'attention de ses supérieurs ; et la crosse tombée des mains de Mgr Buléon ne tardera pas à être confiée à d'autres mains dignes de la recevoir.

En Abyssinie, des difficultés passagères ont motivé l'arrivée en France du vénérable supérieur des Lazaristes, M. Coulbeaux. Espérons que la haute bienveillance dont S. M. Ménelik a donné aux missionnaires de si précieux témoignages, rendra une paix féconde à cette mission éprouvée.

A Madagascar, les trois grands ordres religieux chargés de christianiser cette magnifique colonie rivalisent de zèle, chacun dans le domaine qui lui est confié. Bientôt, sur deux points différents de cette jeune Église, s'élèvera un temple dédié à la gloire de saint Vincent de Paul, qui envoya ses premiers enfants à Fort-Dauphin !

IV

Les missionnaires du Canada ont célébré les noces d'or sacerdotales de l'un de leurs doyens d'âge, le R. P. Lacombe, oblat de Marie-Immaculée, et les discours prononcés en cette circonstance ont rappelé les origines et les providentiels développements des missions du Dominion, aujourd'hui si florissantes.

Aux États-Unis, nous avons salué avec joie la nomination au siège de Tucson d'un missionnaire distingué.

Dans l'Amérique méridionale, trois préfectures apostoliques ont été érigées dans la partie du Pérou habitée par des Indiens sauvages : celles de l'Ucayali, de l'Urabamba et de Saint-Léon des Amazones. Grâce à ces fondations nouvelles, la foi pénétrera plus au cœur de l'immense continent sud-américain.

V

Dans la cinquième partie du monde, les îles septentrionales de l'archipel Salomonien ont reçu leurs premiers missionnaires, envoyés par Mgr Broyer, vicaire apostolique de Samoa. On se rappelle que les îles méridionales ont, depuis quelques années, été placées sous la juridiction de Mgr Vidal, vicaire apostolique des Fidji. Une ère nouvelle, grâce aux vaillants apôtres de la Société de Marie, s'ouvre donc pour le lointain et barbare archipel arrosé du sang de Mgr Epalle.

En Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides, les Pères Maristes continuent leur tâche civilisatrice malgré bien des difficultés.

En Nouvelle-Guinée et dans les îlots du Pacifique central, les Pères des Sacrés-Cœurs d'Issoudun et de Picpus étendent le royaume de Jésus-Christ dans ces régions extrêmes du monde.